

ÉCOLE DU LOUVRE

Léa LEGOUIX

Odette du Puigadeau et le Musée de l'Homme

une relation lue au travers de l'histoire du fonds photographique
conservé au Musée du quai Branly-Jacques Chirac

VOLUME D'ANNEXES

Mémoire d'étude

(1^{ère} année de 2^{ème} cycle)

Discipline : Muséologie

Groupe de recherche : Arts extra-européens

présenté sous la direction de

M^{mes} Carine PELTIER-CAROFF et Daria CEVOLI

Membre du jury : M^{me} Christine BARTHE

Mai 2019

Précisions

Nous avons pris le parti de ne pas reproduire la totalité de notre corpus, qui se trouve accessible sur le site internet du Musée du quai Branly-Jacques Chirac. Pour autant, il ne s'agissait pas créer un catalogue esthétique ou raisonné des images qui le composent. Nous avons simplement apposé, dans l'ordre et par catégorie de documents, ce qui est évoqué dans le volume de texte. Les renseignements adjoints aux images sont extrêmement succincts, car pour plus d'information, le lecteur a tout loisir de se rendre sur les catalogues en ligne relatives aux collections dont proviennent les clichés.

Pour ce qui est des documents d'archives, coupures de presse ou tapuscrits, nous n'avons pu offrir le confort de la photographie. Ce sont donc des transcriptions que nous joignons à notre ensemble. Par celles-ci, nous tentons de reproduire la mise en page générale des fichiers et de rester au plus proche de leur teneur. Consciemment, nous avons conservé les fautes d'orthographe que ces textes comprennent.

Nous avons pris la décision de transcrire l'ensemble des scripts de causeries radiophoniques retrouvés à la Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle. Comme le lecteur n'a pas nécessairement déjà eu le loisir de lire les romans d'Odette du Puigauveau, il nous a semblé que l'adjonction de ces textes permettait de faire entrevoir dans un premier temps le style d'écriture et l'ambiance qui se dégage de ces récits.

Sommaire

| | |
|---|----|
| Cartes | 3 |
| Tirages argentiques sur papier baryté | 5 |
| Plaques de projection | 22 |
| Articles et extraits de revues | 35 |
| Coupures de presse | 37 |
| Causeries radiophoniques | 39 |
| Correspondances et extraits d'archives | 58 |

Cartes

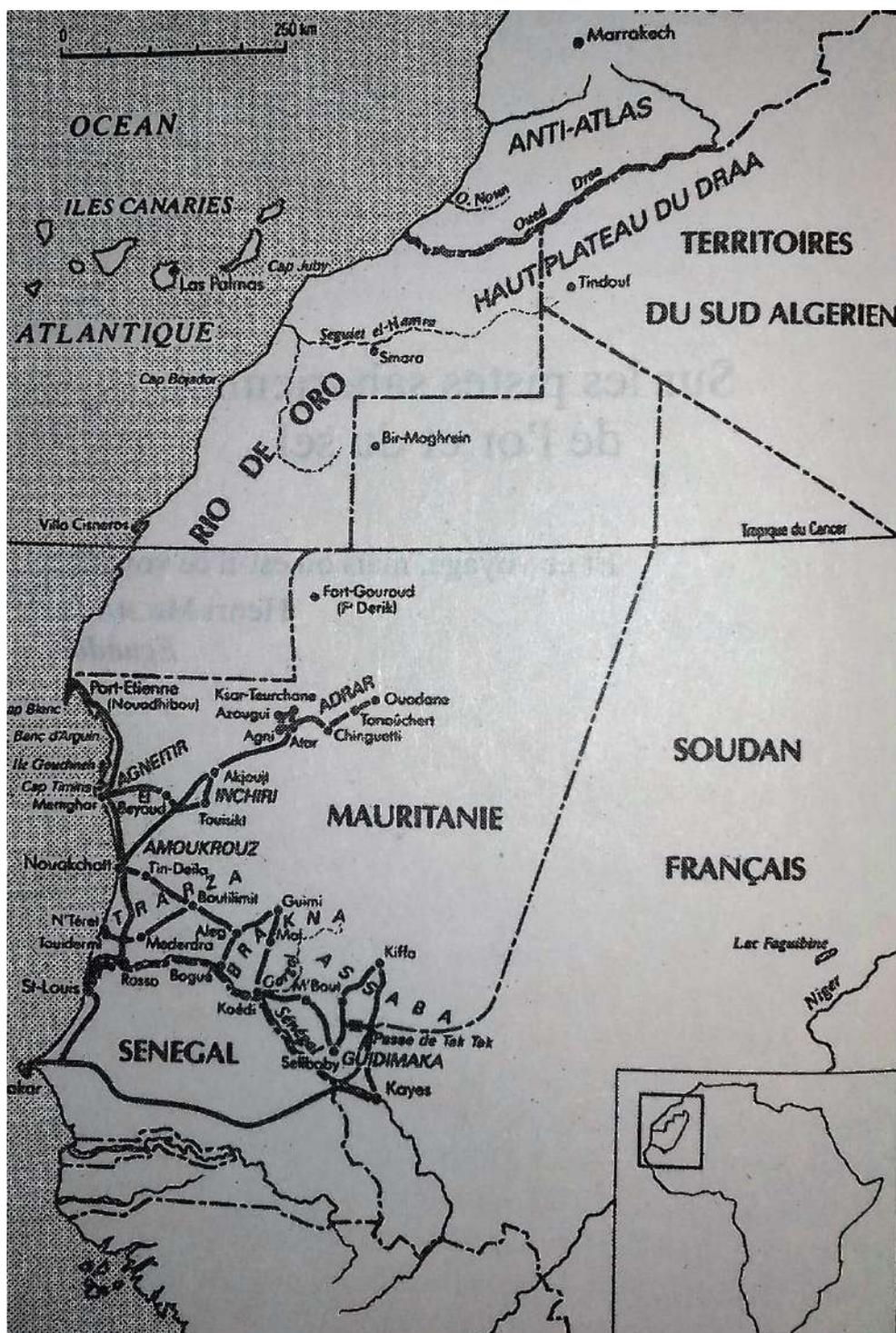


Fig. 1 *Itinéraire du premier voyage*

Odette du Puigaudeau

Source : VÉRITÉ Monique et Du PUIGAUDEAU Odette, *Odette du Puigaudeau : une Bretonne au désert*, Payot, Paris, 1992, p. 126.

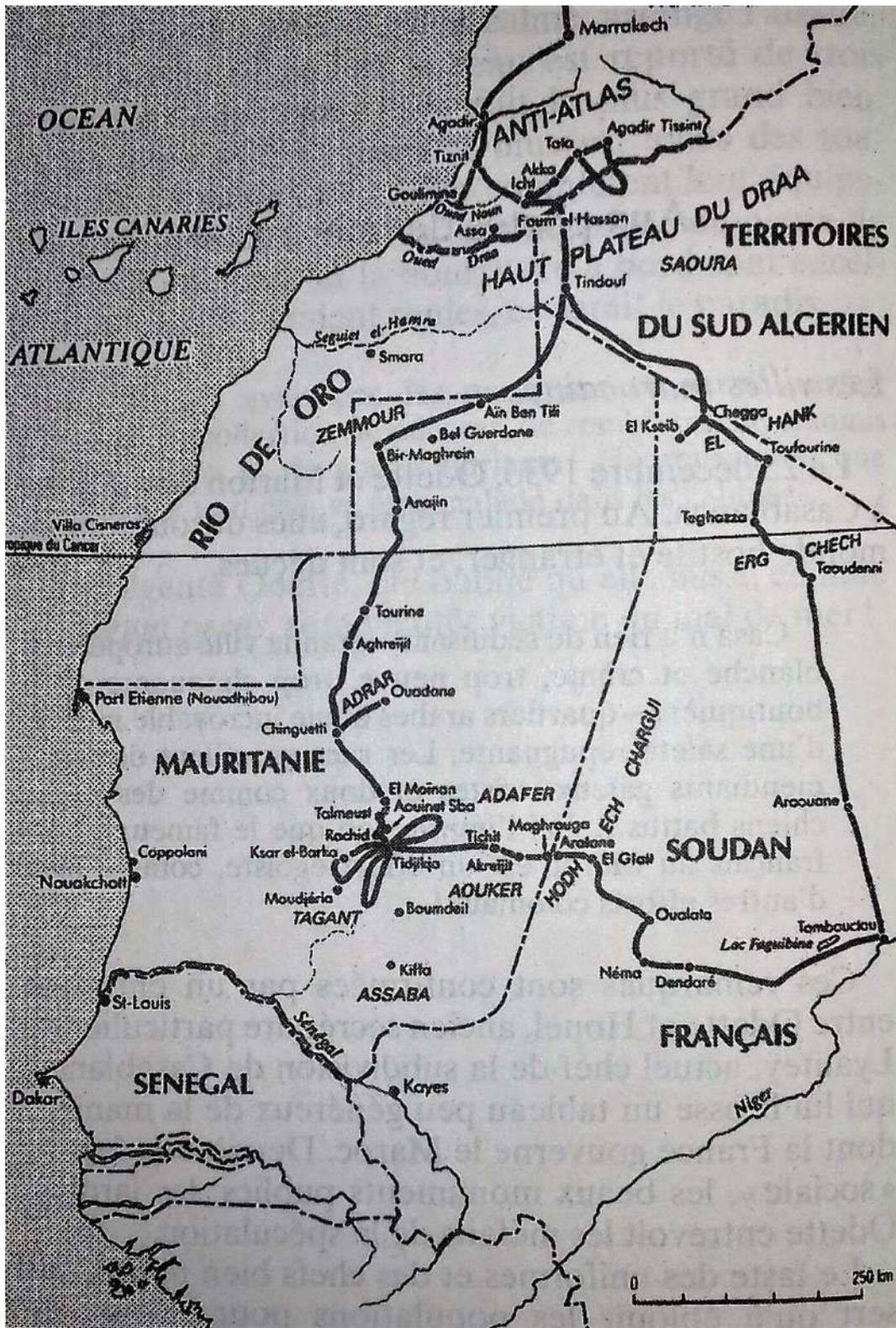


Fig. 2

Itinéraire du deuxième voyage

Odette du Puigauveau

Source : VÉRITÉ Monique et Du PUIGAUDEAU Odette, *Odette du Puigauveau : une Bretonne au désert*, Payot, Paris, 1992, p. 172.

Tirages argentiques sur papier baryté



Fig. 3 PP0069280
Sans Titre [Homme]
Odette du Puigaudeau
c. 1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

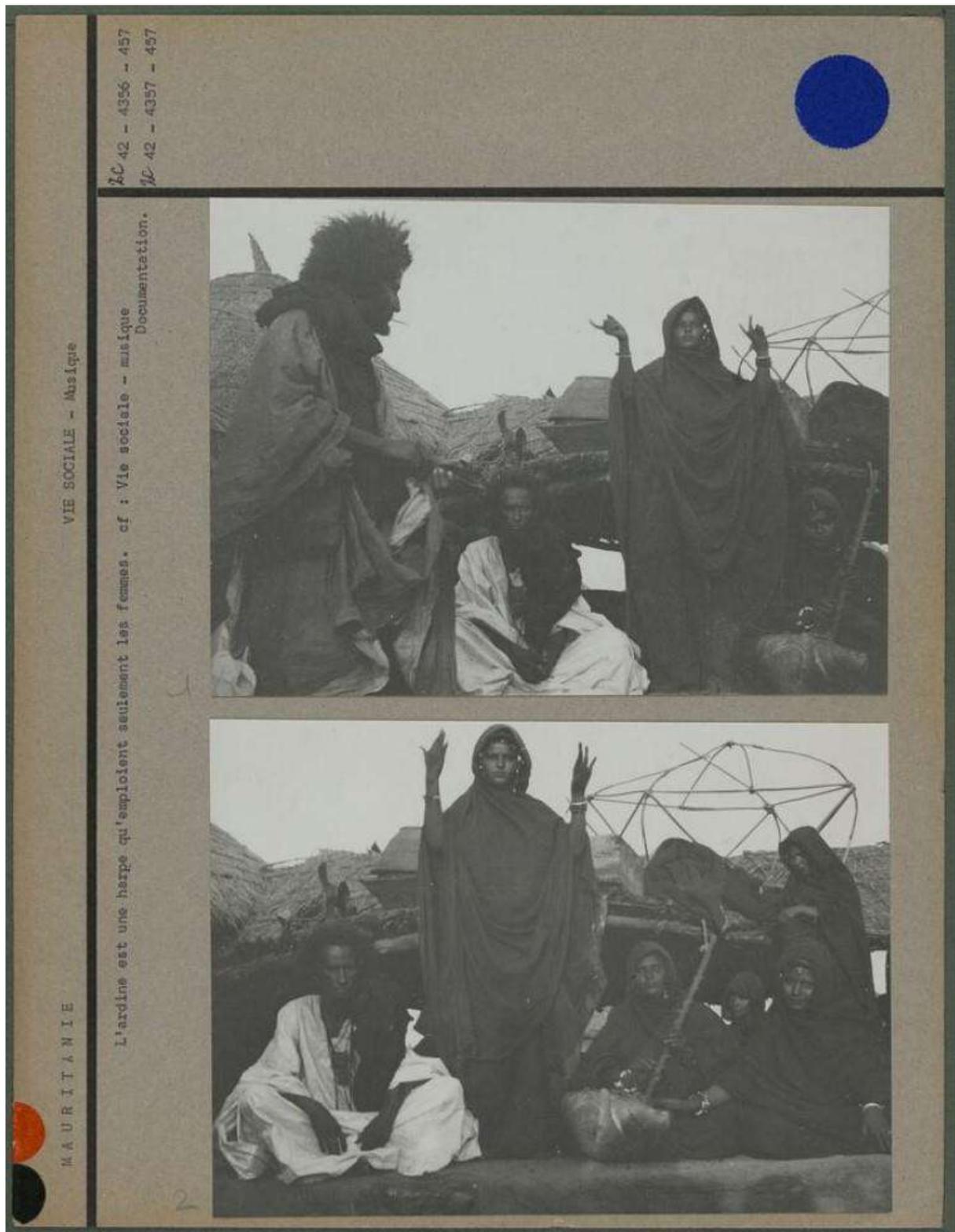


Fig. 4 PP0069748.1-2
L'ardine est une harpe qu'emploient les femmes
 Odette du Puigaudeau
 c. 1934 : date de prise de vue
 Source : <http://collections.quaibranly.fr>

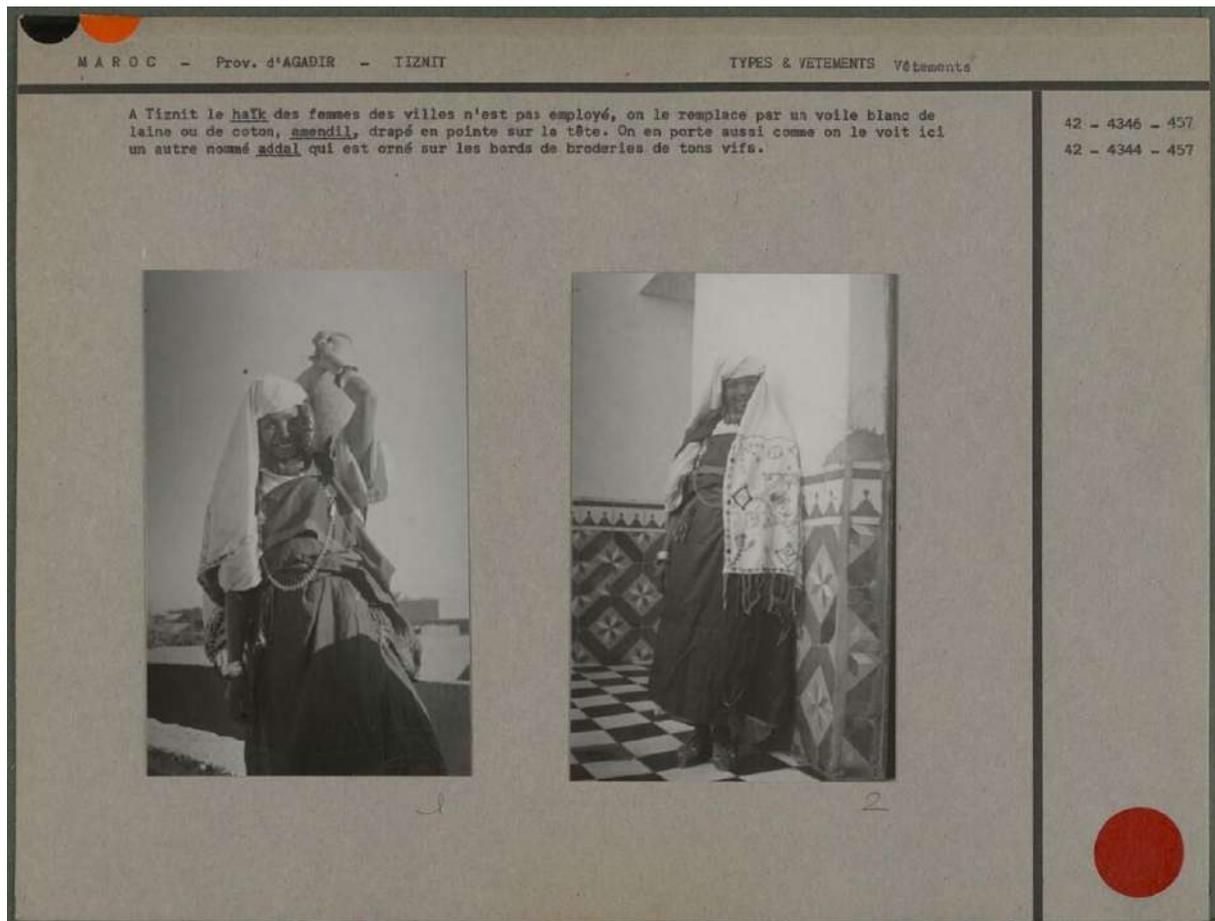


Fig. 5 PP0068480.1-2
 À Tiznit le haïk des femmes n'est pas employé
 Odette du Puigaudeau
 1934-1942 : date de prise de vue
 Source : <http://collections.quaibranly.fr>

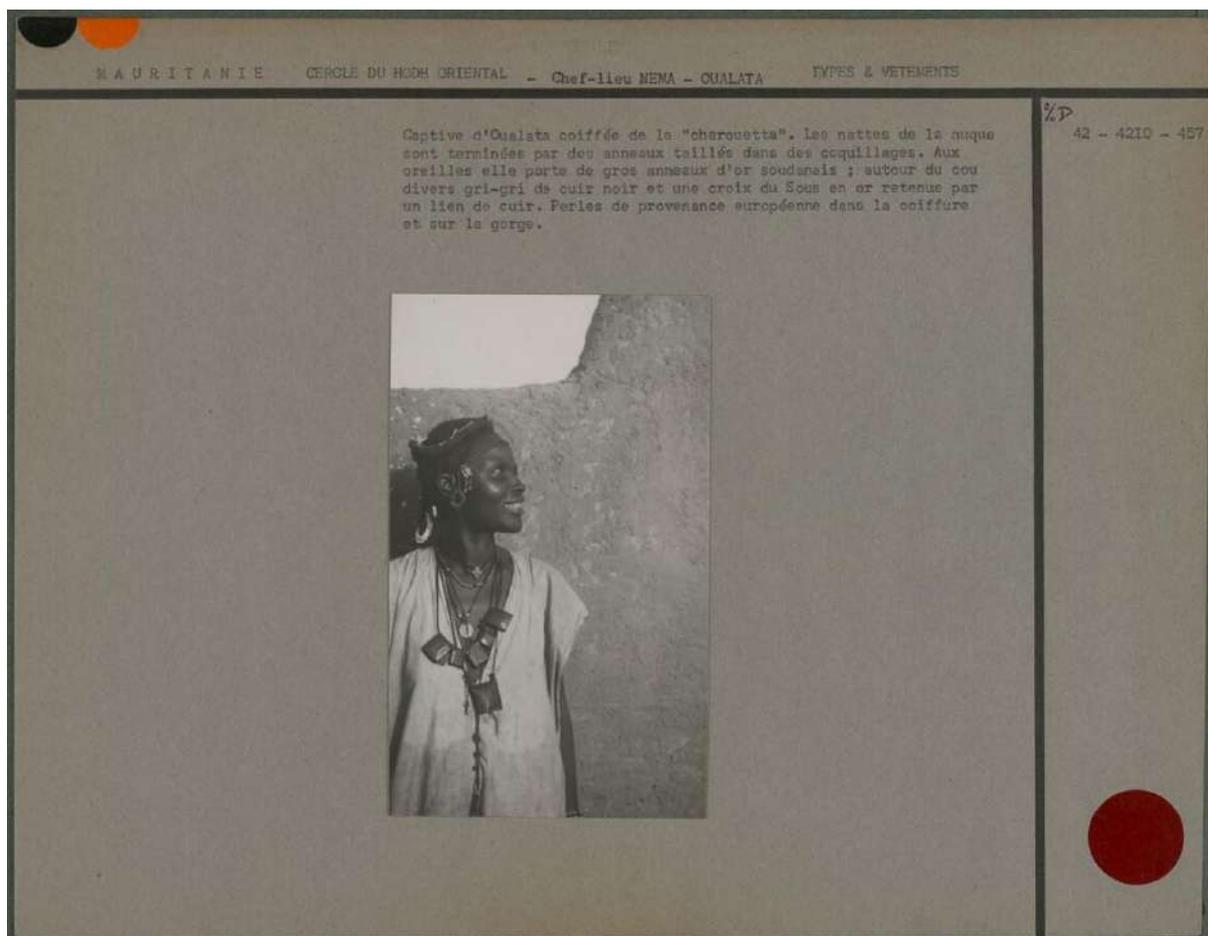


Fig. 6 PP0069533
Captive d'Oualata coiffée de la "charouetta"
Odette du Puigauveau
c. 1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

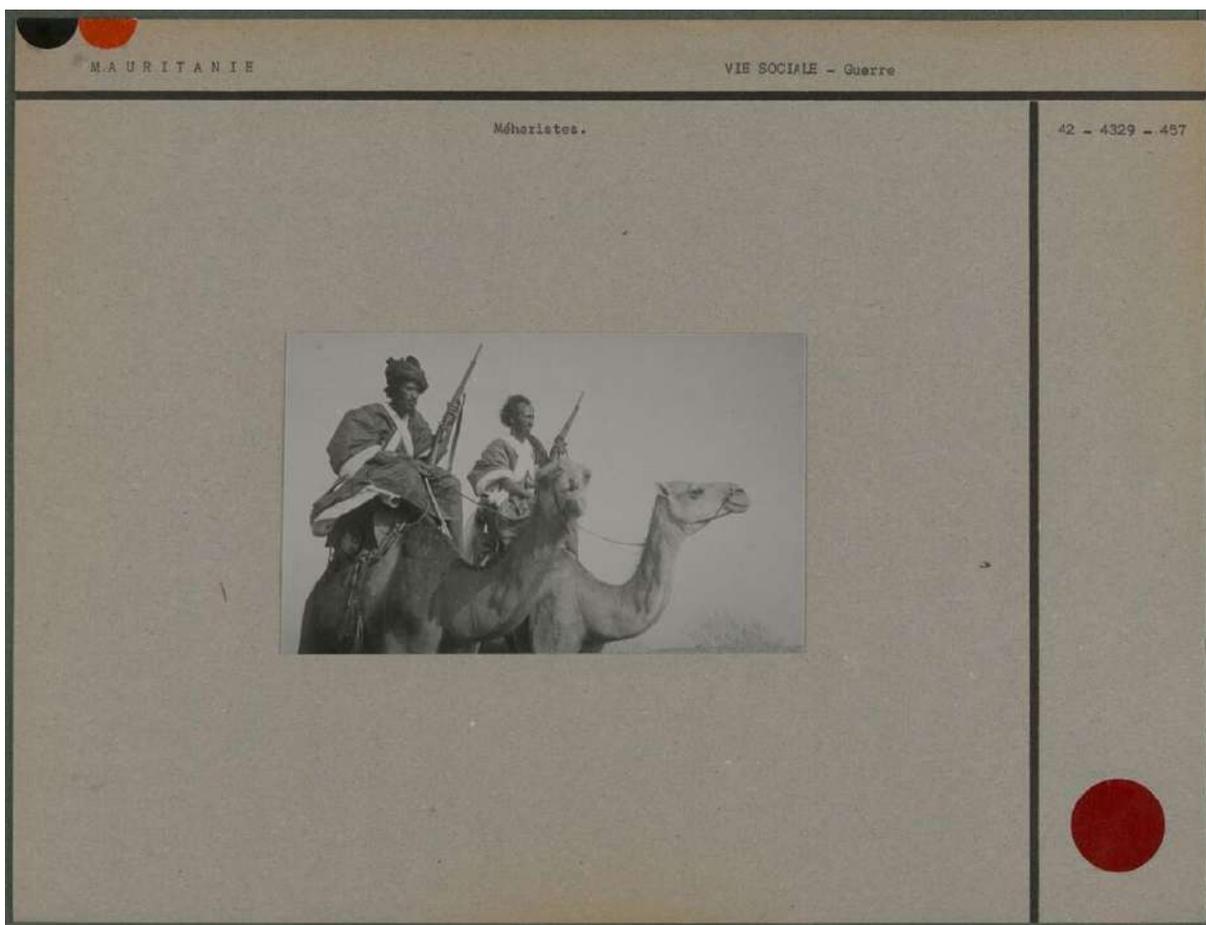


Fig. 7 PP0069646
Méharistes
Odette du Puigaudeau
c. 1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

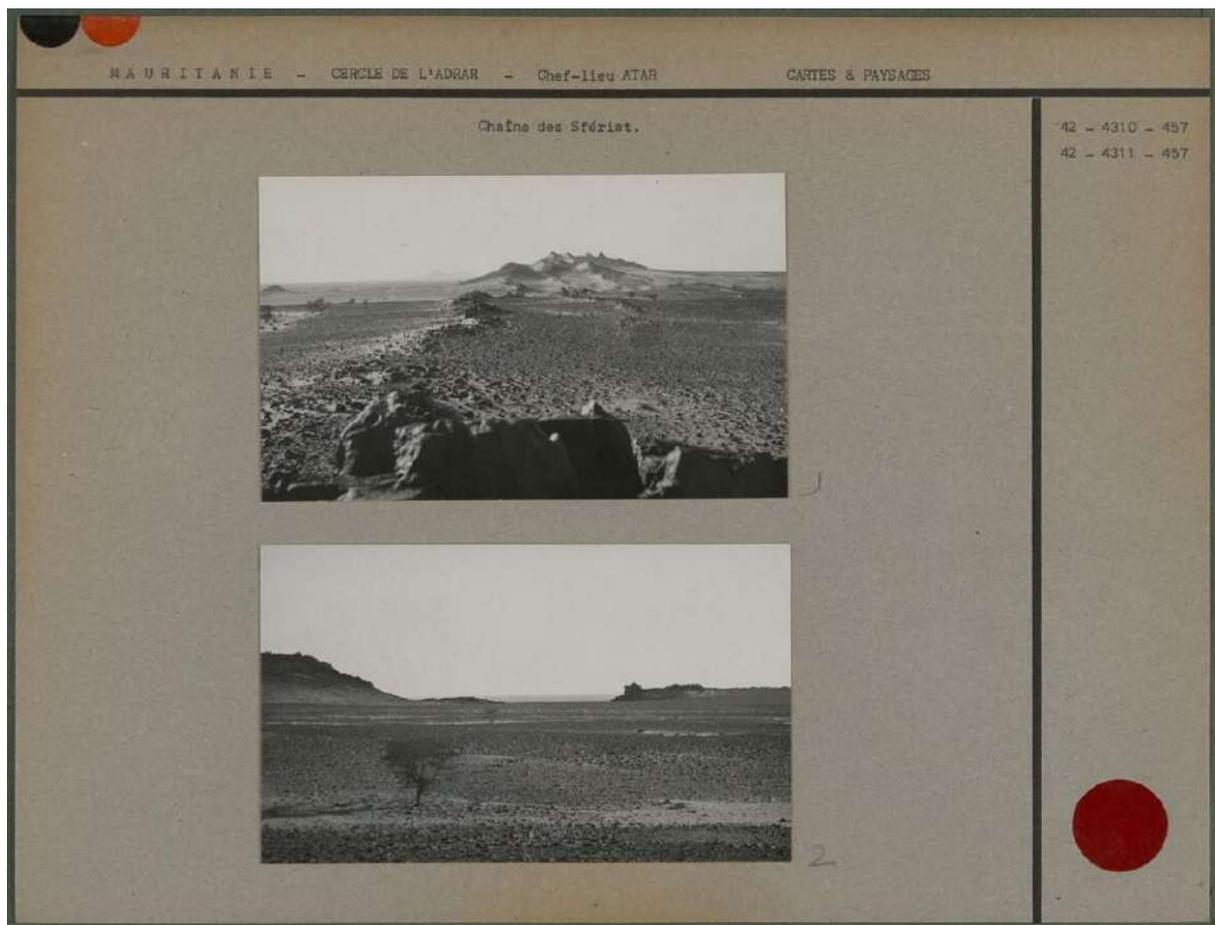


Fig. 8 PP0069593.1-2
Chaîne des Sfériat
Odette du Puigaudeau
c. 1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibrantly.fr>

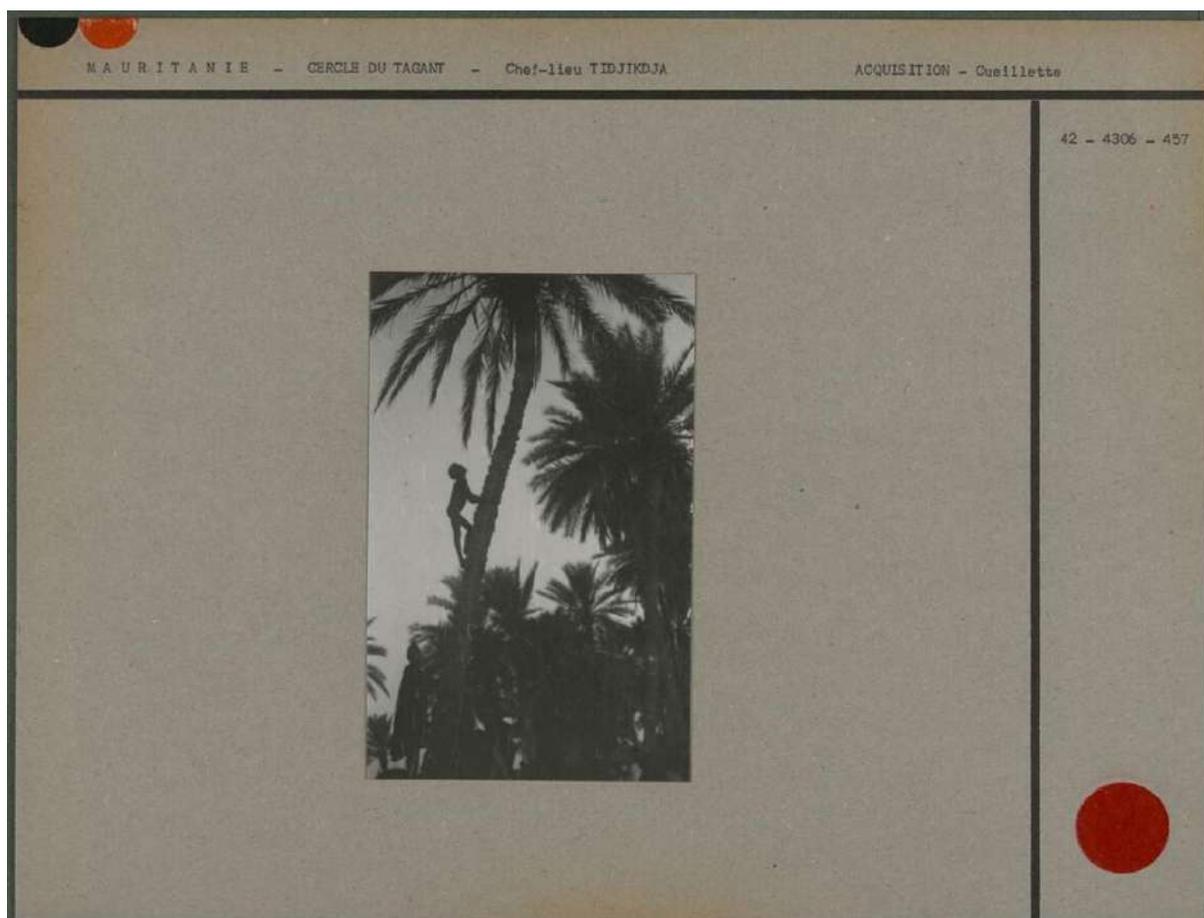


Fig. 9 PP0069423
Sans titre [jeune grim pant à un palmier]
Odette du Puigaudeau
1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibrantly.fr>

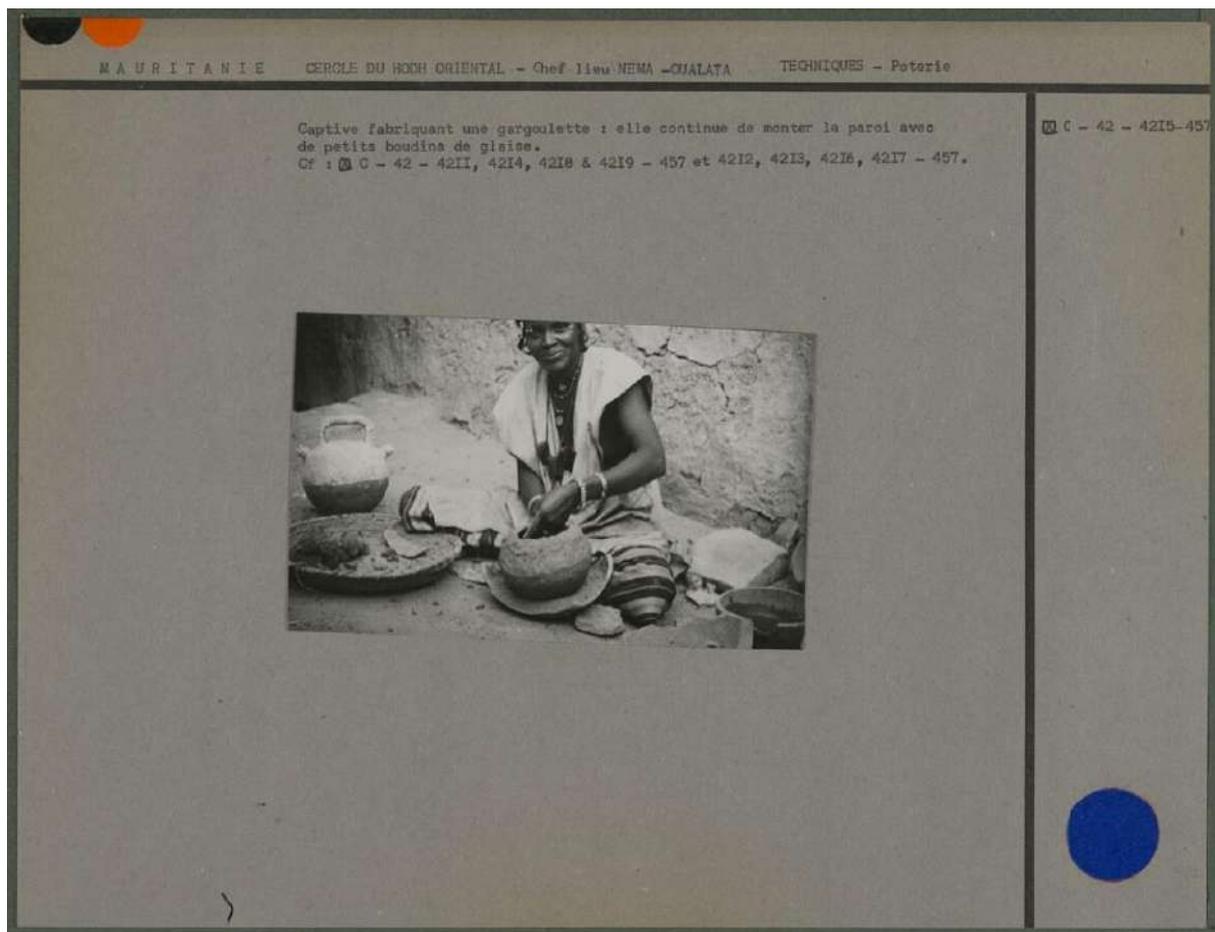


Fig. 10 PP0069695
Captive fabriquant une gargoulette
Odette du Puigaudeau
1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibrantly.fr>

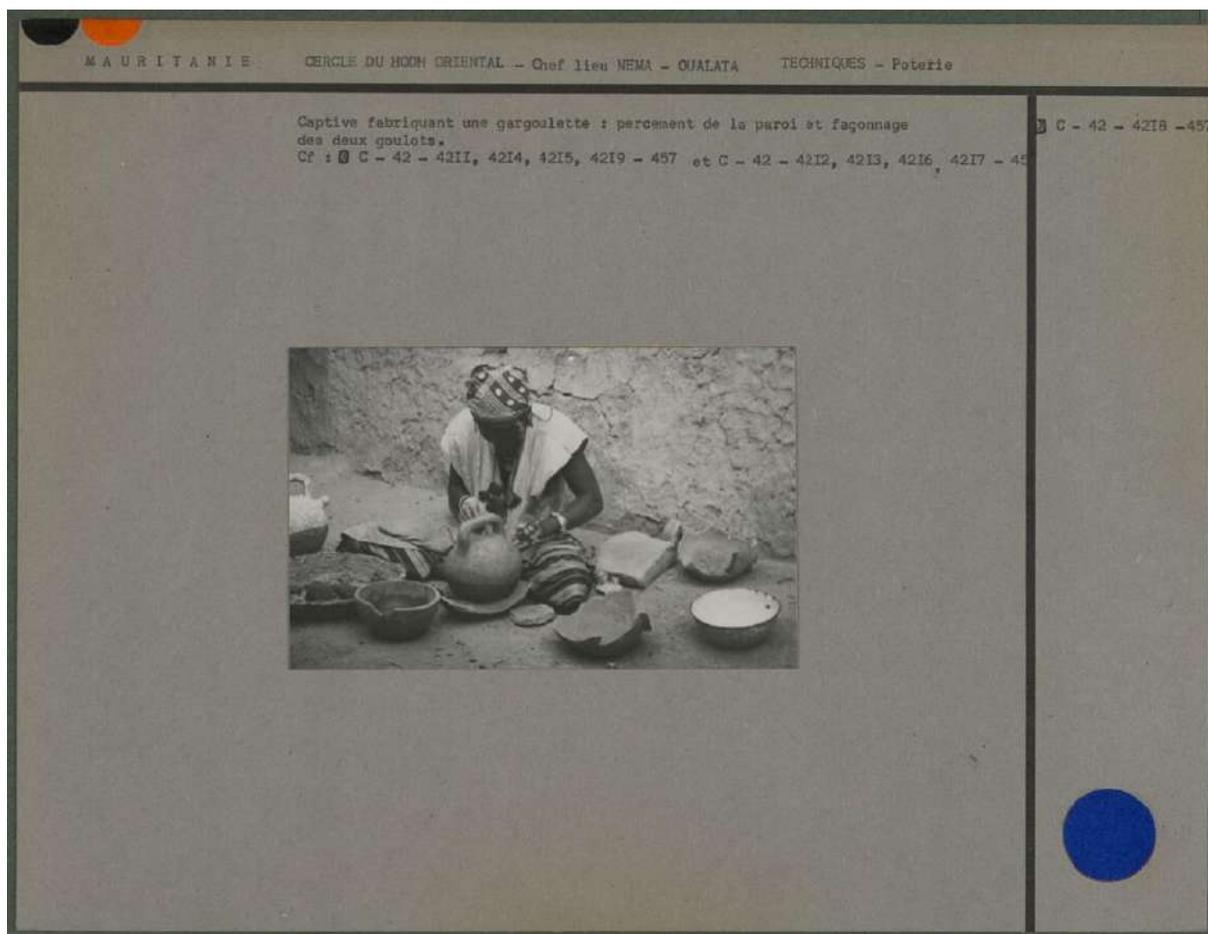


Fig. 11 PP0069696
Captive fabriquant une gargoulette
Odette du Puigaudeau
1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

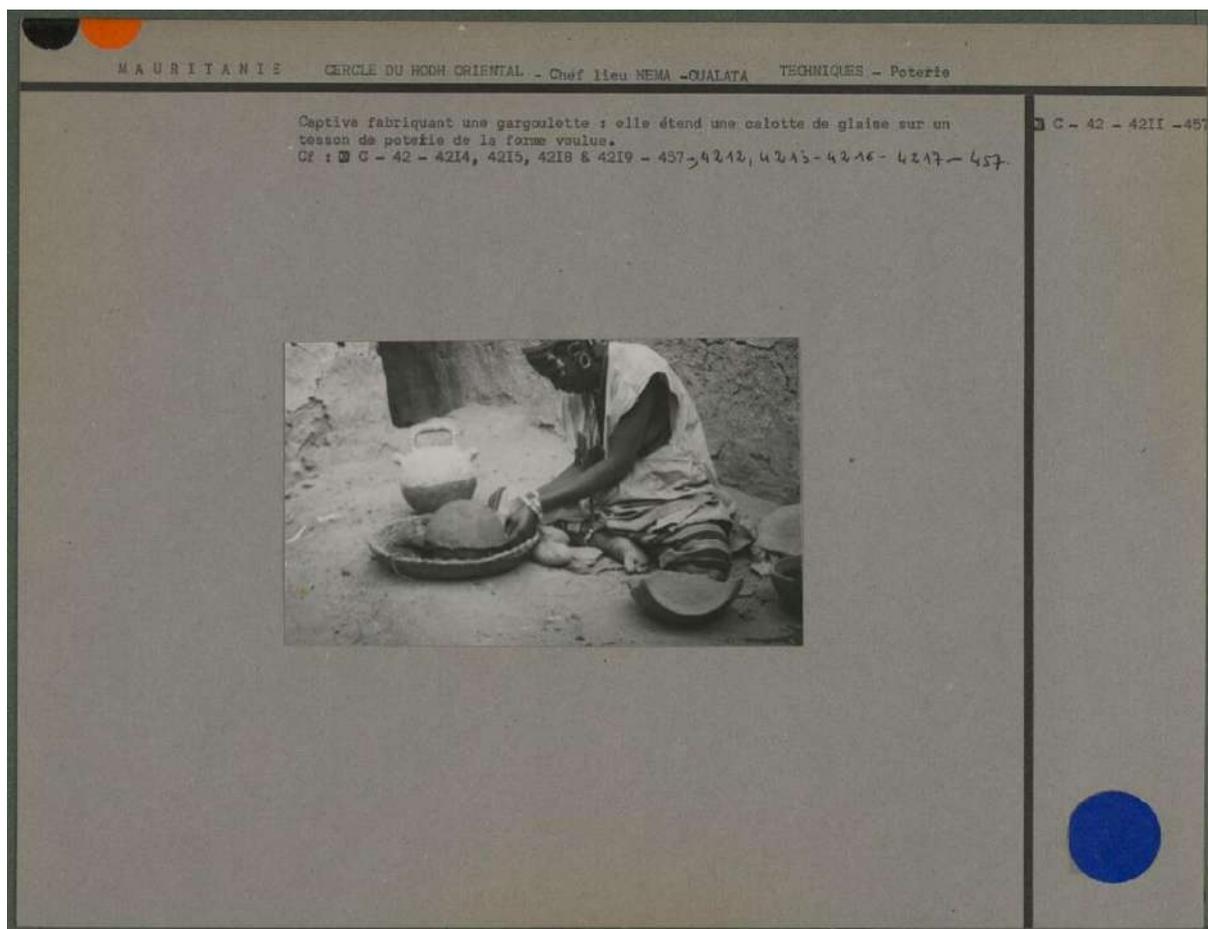


Fig. 12 PP0069697
Captive fabriquant une gargoulette
Odette du Puigaudeau
1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibrantly.fr>

Captive fabriquant une gargoulette: elle a sorti son ouvrage de sa corbeille contenant la
glaise et en tisse la paroi avec un tesson de poterie. (cf. C.42.4216, 4217.457) et
Cf. C - 42 - 4211, 4214, 4215, 424218, 4219 - 457.

4 C 42 - 4212 - 457

4 C 42 - 4213 - 457



Fig. 13

PP0069698.1-2

Captive fabriquant une gargoulette

Odette du Puigaudeau

1934 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibrantly.fr>

Captive fabriquant une gargoulette ; elle a retiré son moule et monte les parois de la pièce après l'avoir placée sur un petit tas de sable.
Cf : C - 42 - 4211, 4215, 4218 & 4219 - 457 et 4212, 4213, 4216, 4217 - 457.

C - 42 - 4214 - 457



Fig. 14 PP0069699
Captive fabriquant une gargoulette
Odette du Puigaudau
1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

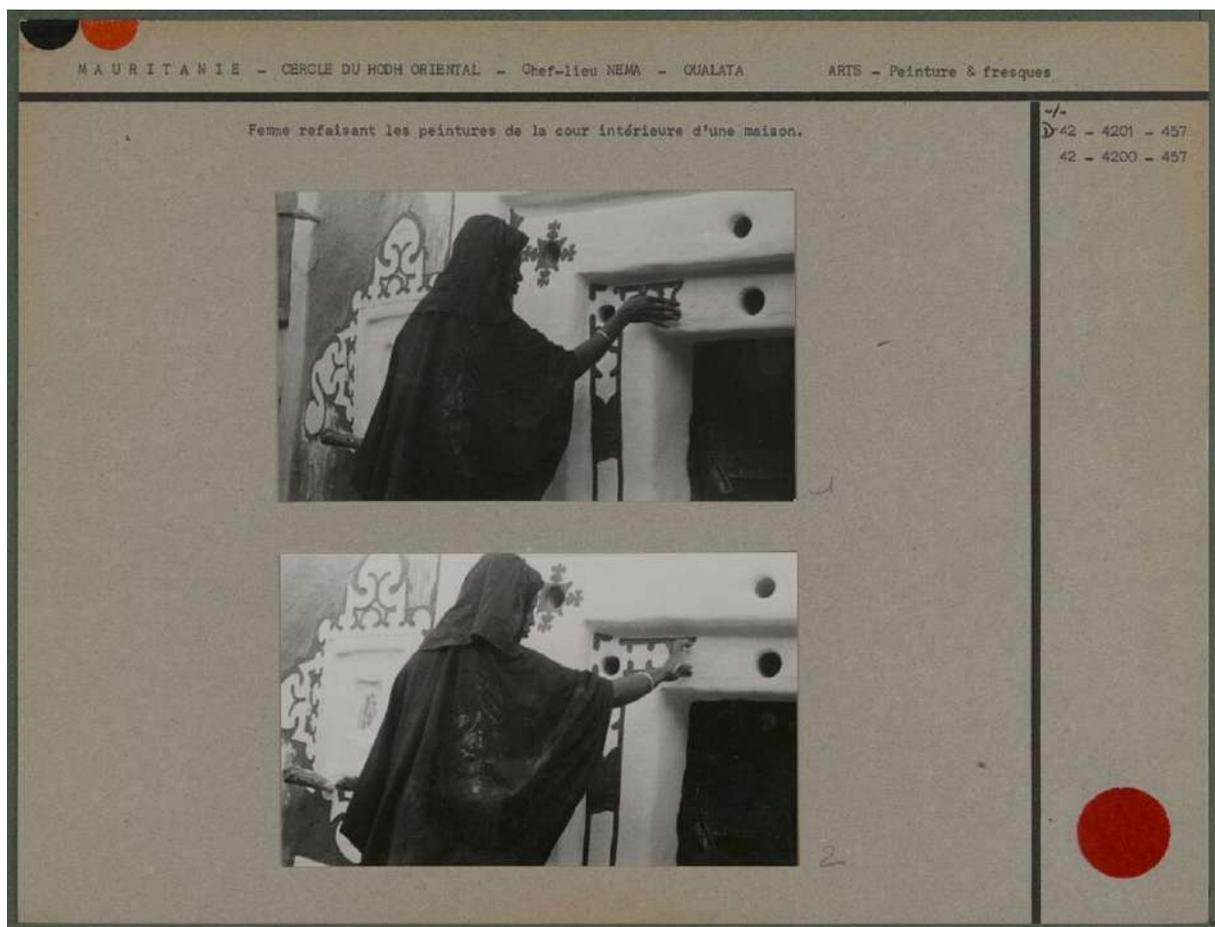


Fig. 15 PP0069702.1-2
Femme refaisant les peintures de la cour intérieure d'une maison
Odette du Puigaudeau
c. 1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

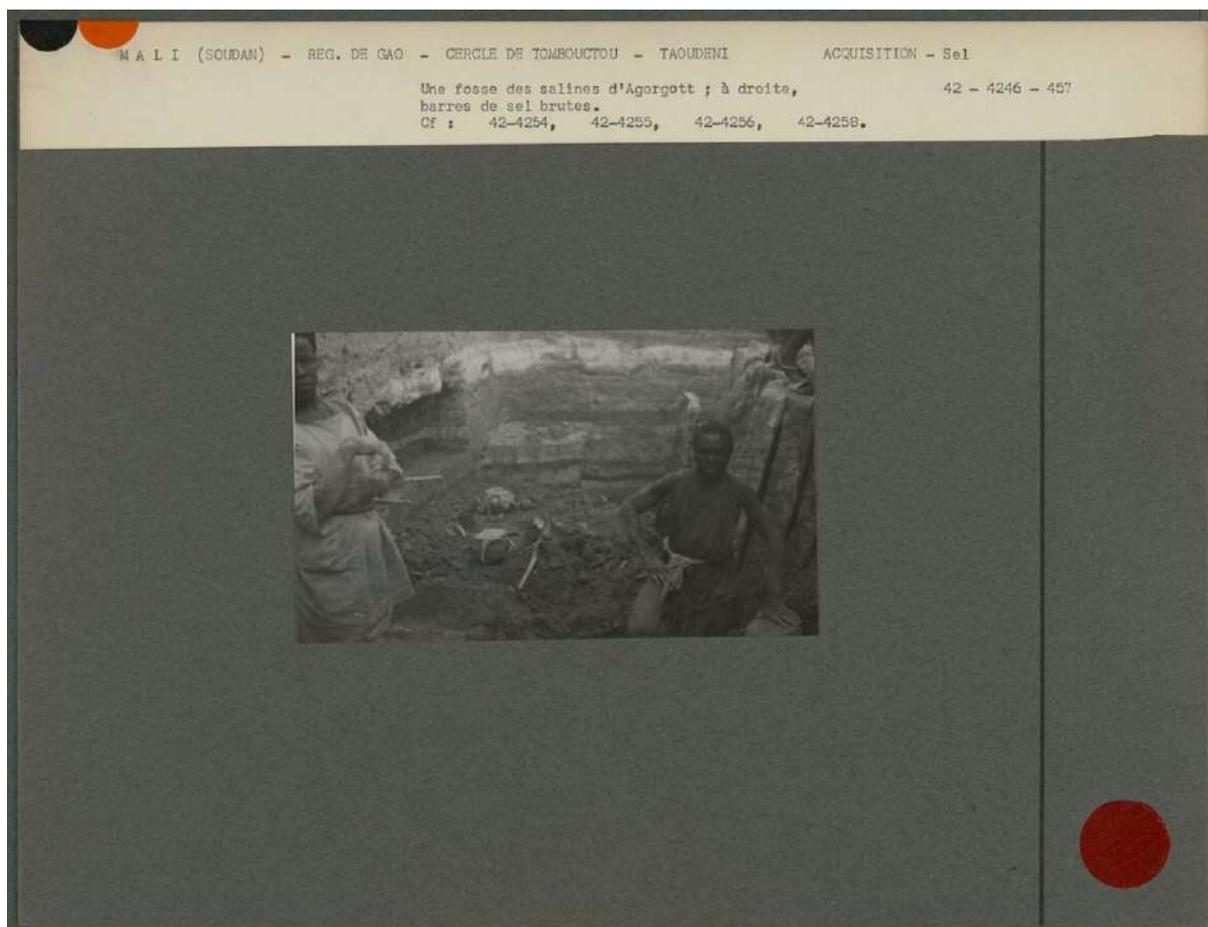


Fig. 16 PP0070492
Une fosse des salines d'Agorgott
Odette du Puigaudeau
1934-1942
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

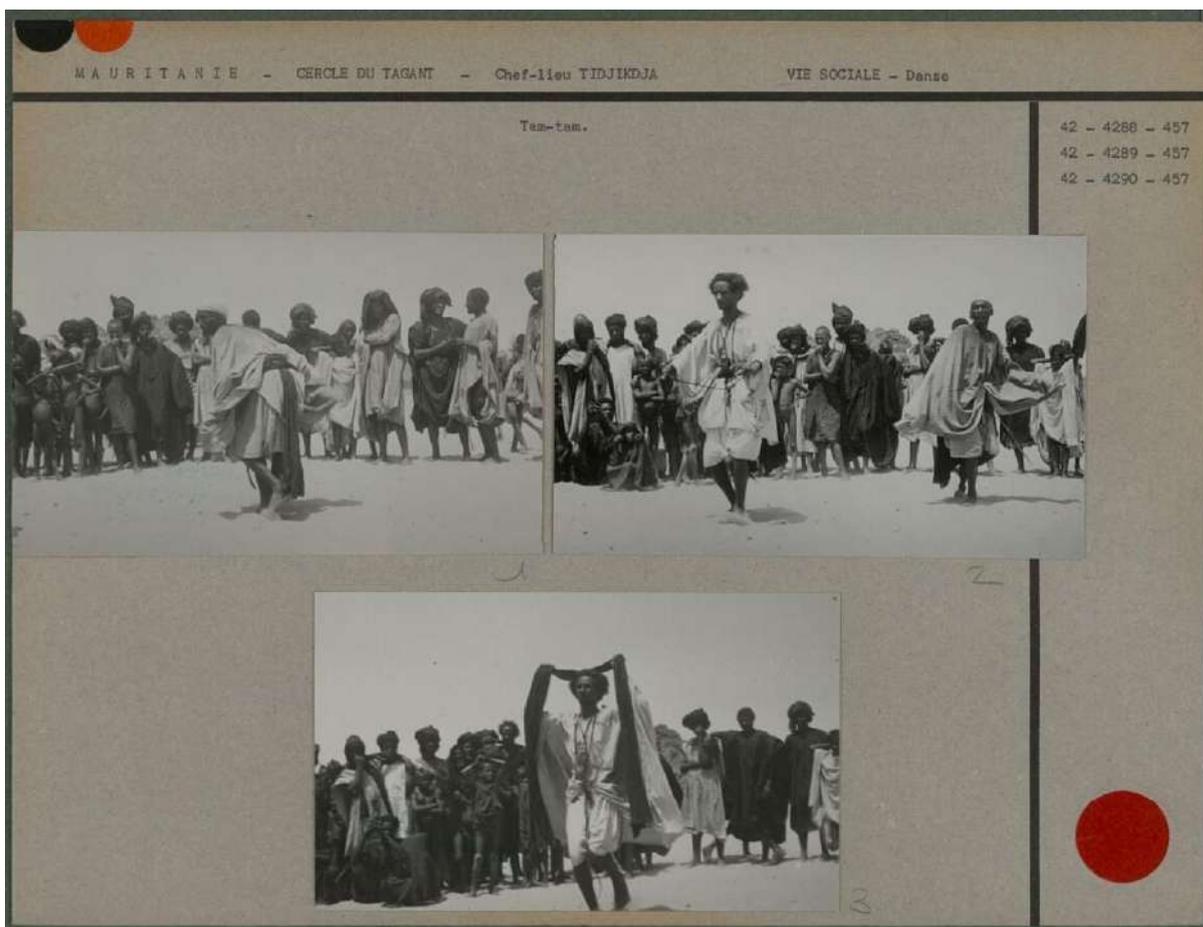


Fig. 17 PP0069728.1-3
Tam-Tam
Odette du Puigaudeau
c. 1914 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

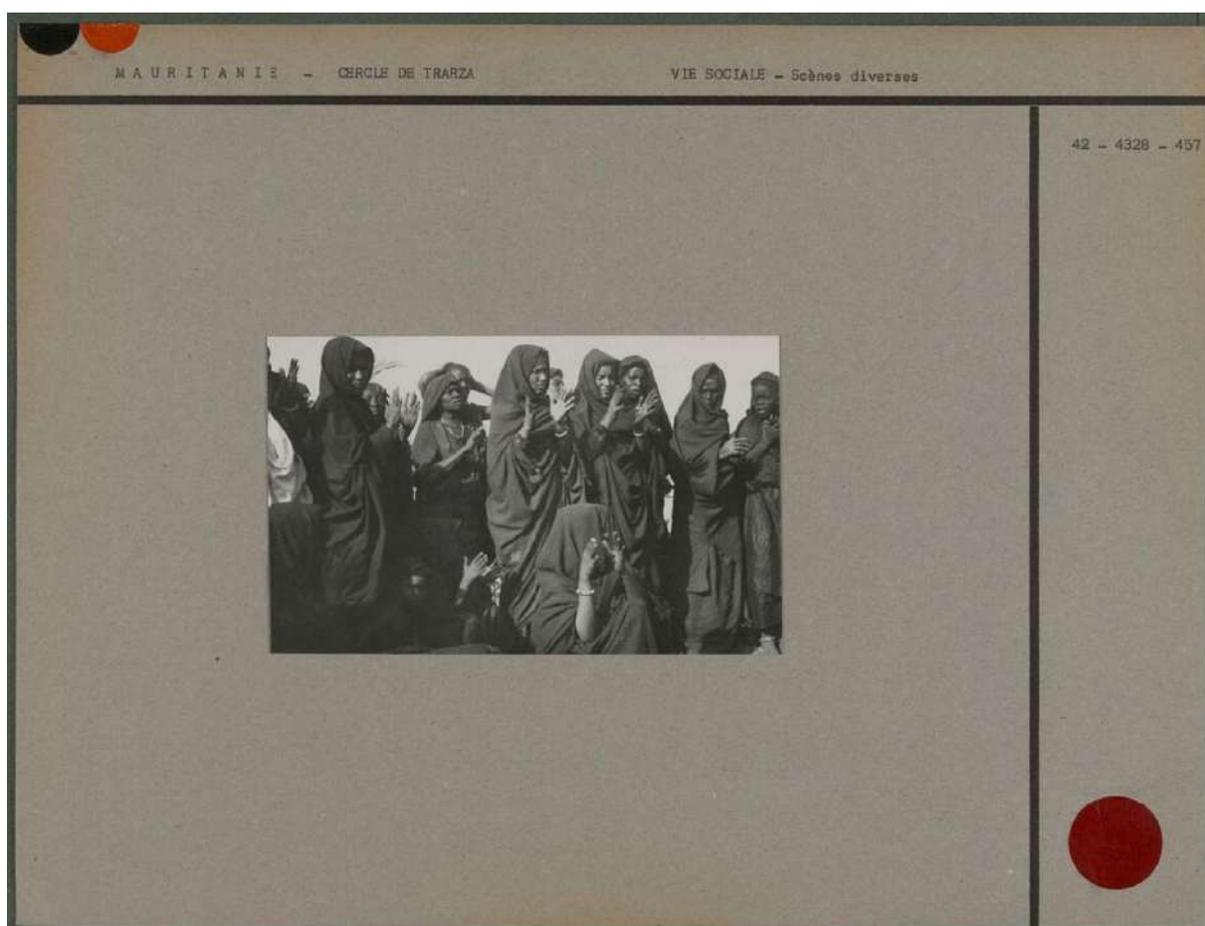


Fig. 18 PP0069660
Sans titre [groupe de femmes]
Odette du Puigaudeau
c. 1914 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

Plaques de projection

*L'ensemble issu des collections du Musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie :
le fonds MNAAO.4.6*

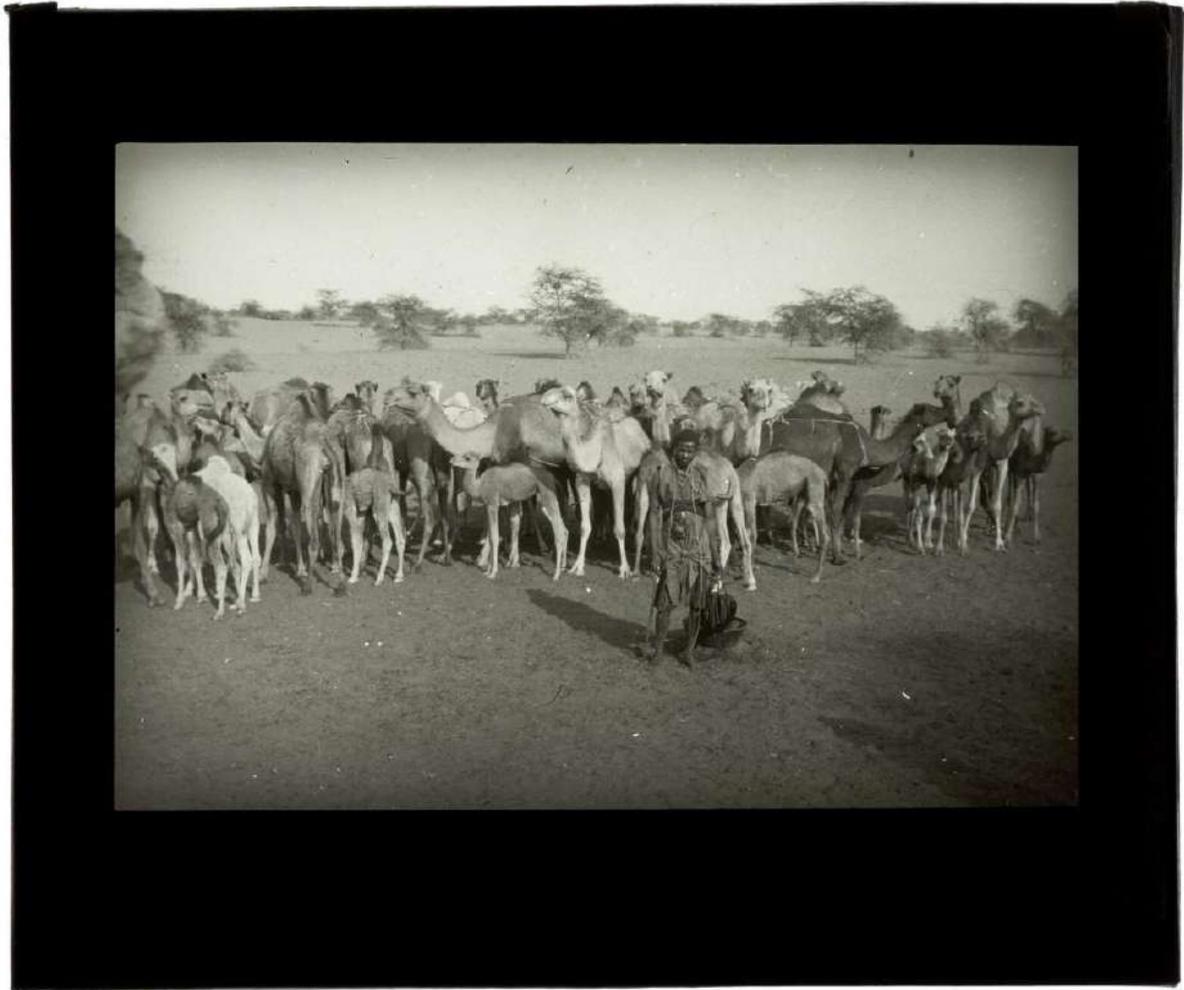


Fig. 19 PV0085524
Troupeau de chamelles et de chamelons
Odette du Puigaudeau
1934-1938 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>



Fig. 20 PV0085525
Traversée du Gorgol noir en saison sèche
Odette du Puigaudeau
1934-1938 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

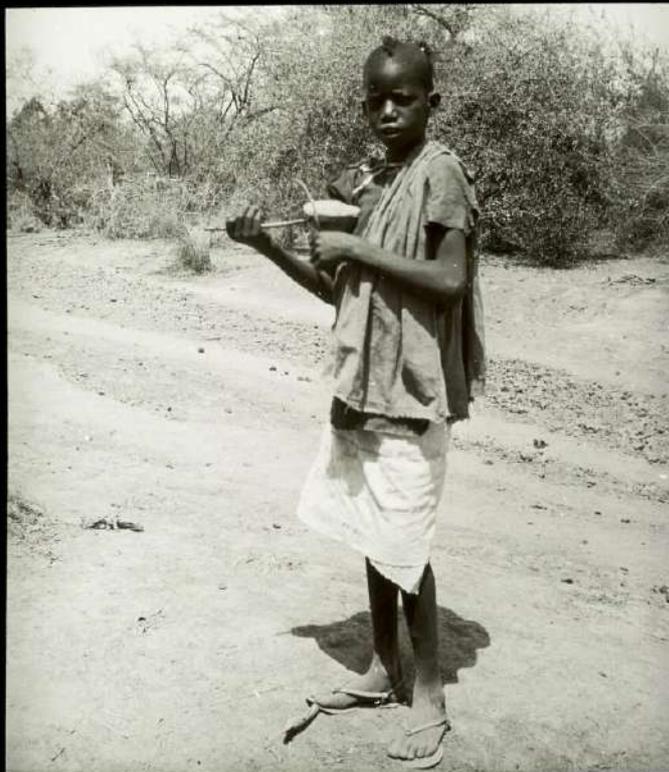


Fig. 21

PV0085526

Petit joueur de Tidinit

Odette du Puigaudeau

1934-1938 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibrantly.fr>

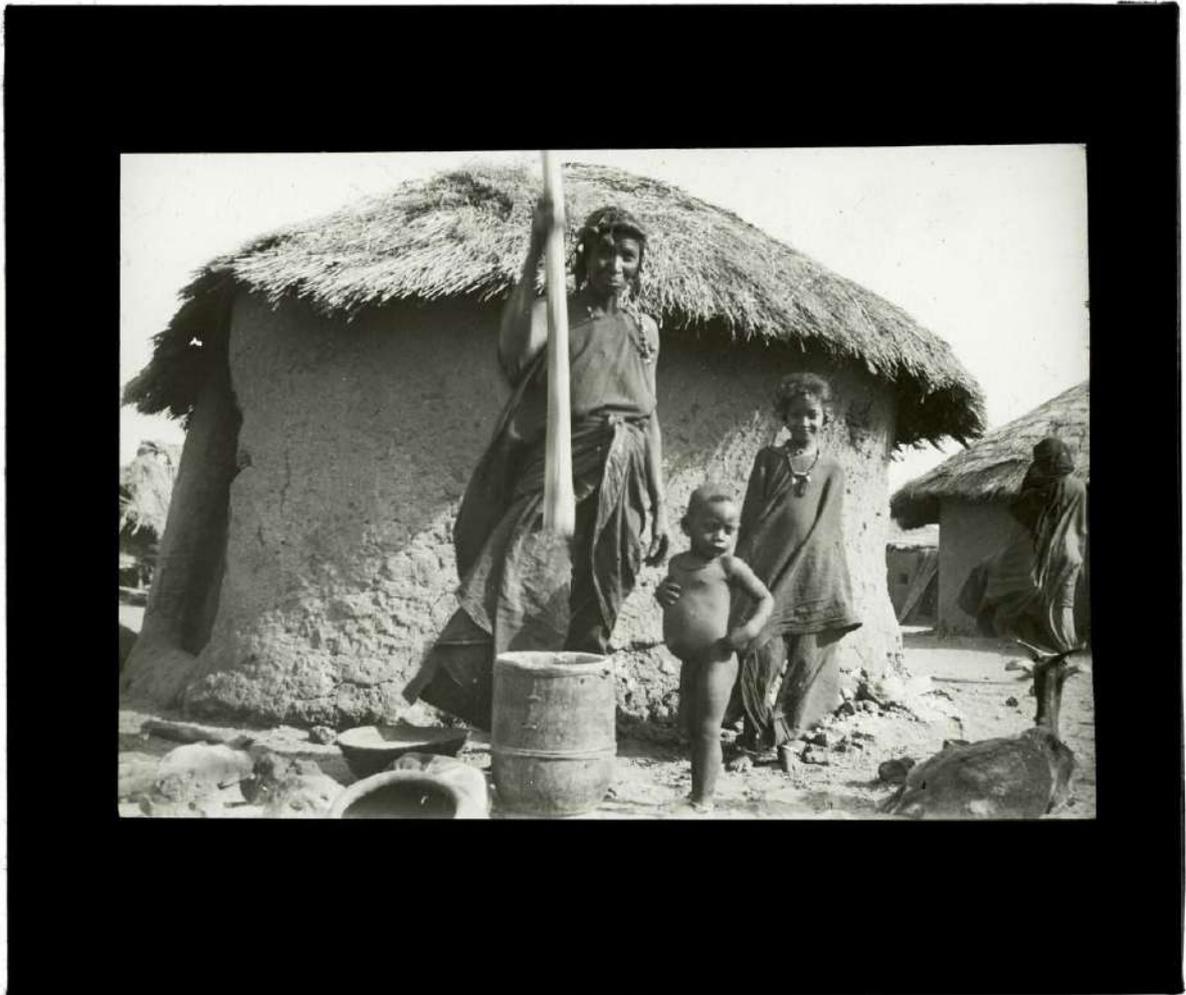


Fig. 22

PV0085527

Aleg, pileuse de mil

Odette du Puigaudeau

1934-1938 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibranly.fr>

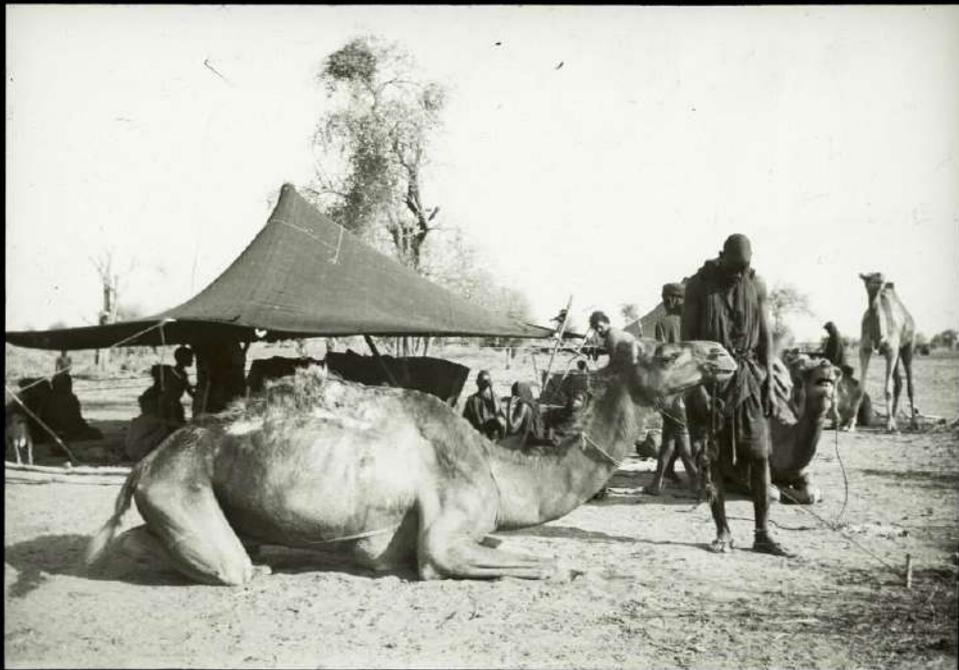


Fig. 23

PV0085528

Un petit campement à l'Ouest d'Aleg

Odette du Puigaudeau

1934-1938 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibranly.fr>



Fig. 24

PV0085529

L'Emir Ahmed Ould-Deïd et sa famille

Odette du Puigaudeau

1934-1938 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibrantly.fr>



Fig. 25

PV0085530

Port-Etienne, la table remarquable

Odette du Puigaudeau

1934-1938 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibrantly.fr>



Fig. 26

PV0085531

Trarza, campement emiral

Odette du Puigaudeau

1934-1938 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibranly.fr>



Fig. 27

PV0085532

Trarza, saline de n'Terert

Odette du Puigaudeau

1934-1938 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibranly.fr>



Fig. 28

PV0085533

Brakna, marigot d'Aleg

Odette du Puigaudeau

1934-1938 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibranly.fr>



Fig. 29

PV0085534

N'Dio (Guidiniaka) [Portrait d'un homme]

Odette du Puigaudeau

1934-1938 : date de prise de vue

Source : <http://collections.quaibranly.fr>

Quelques plaques de projections issues des collections du Musée de l'Homme :



Fig. 30 PV0069349
Descente du Ksar d'Agueni
Odette du Puigaudeau
1934 : date de prise de vue
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

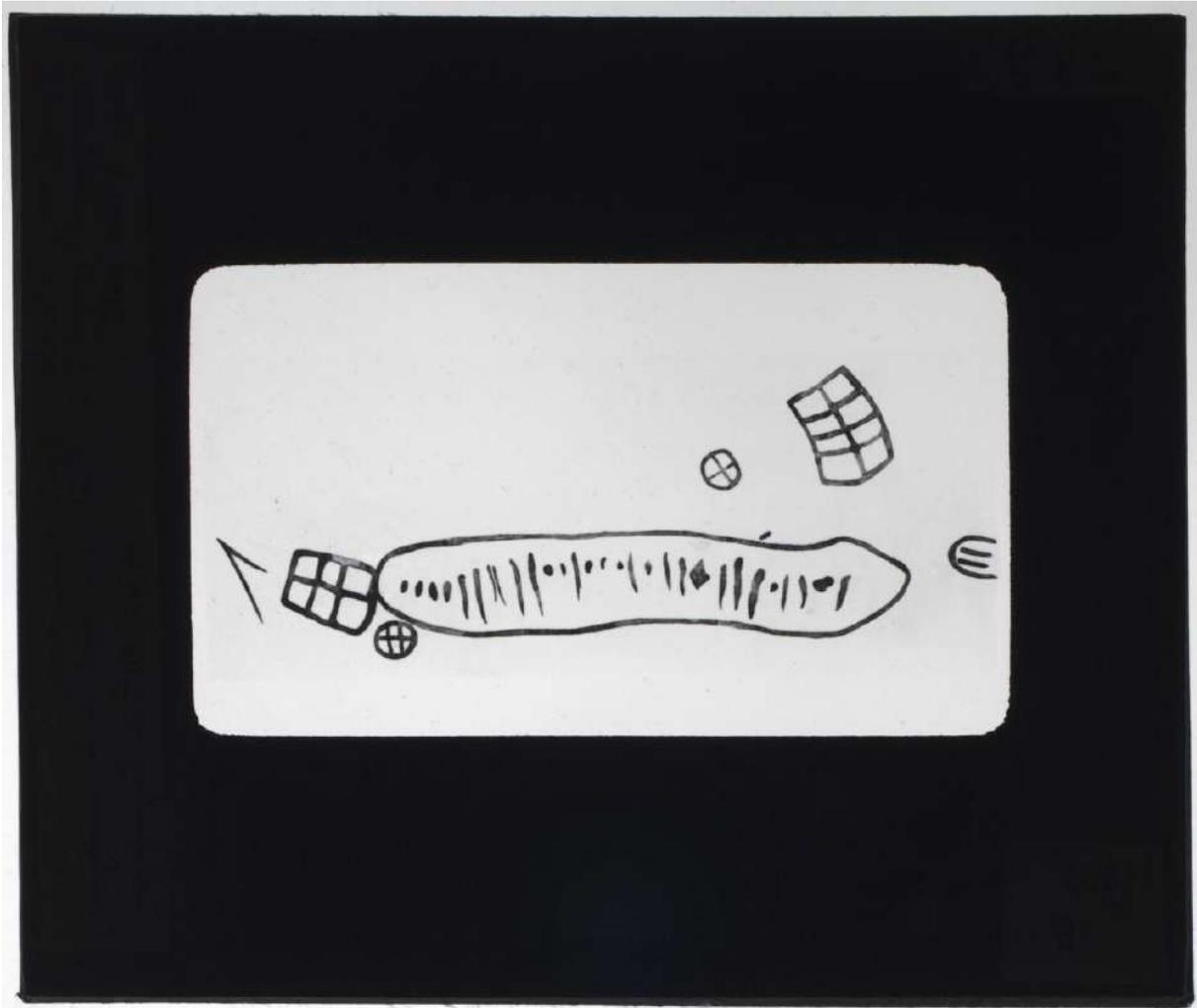


Fig. 31 PV0069469
Relevé d'une inscription rupestre
Odette du Puigaudeau
1934-1935 : Date de prise de vue initiale
Source : <http://collections.quaibranly.fr>

Articles et extraits de revues

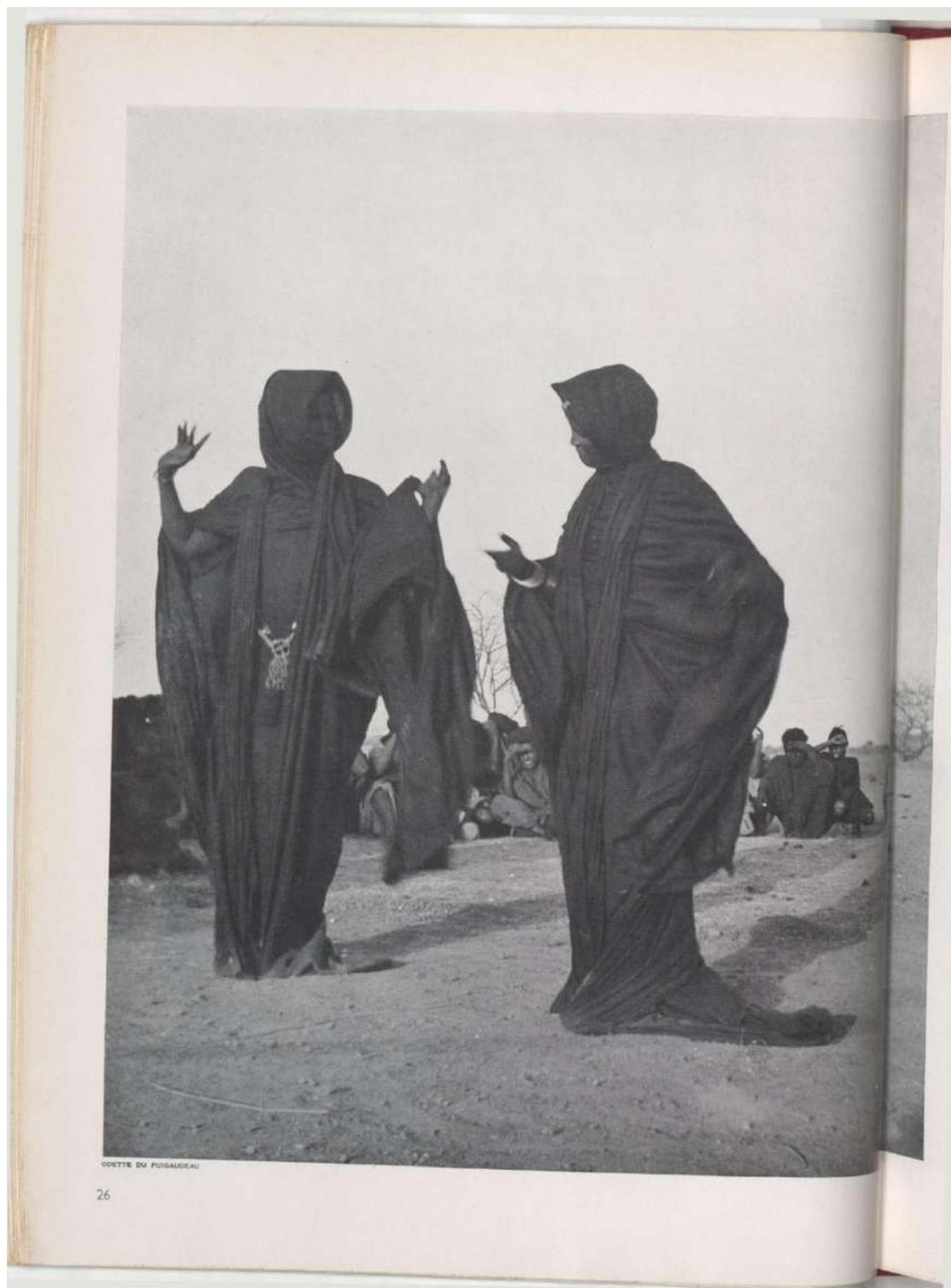


Fig. 32 « Coquetteries sahariennes », dans *Vogue* (page 26)
Odette du Puigaudeau
1936
Source : <https://gallica.bnf.fr/>

Coupures de presse

« Deux françaises au Sahara avec les Maures nomades », *Le Petit Provençal*, 10 janvier 1939, in « Coupures de presse sur les activités des membres du personnel scientifique du Musée d'Ethnographie du Trocadéro et du Musée de l'Homme (suite) », 2 AM 1 B11a, Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle.

Fondé en 1879

ARGUS DE LA PRESSE

"Voit Tout"

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'EXTRAITS DE PRESSE

37, Rue Bergère, Paris (9^e)

N° de débit : 382

Extrait de : PETIT PROVENÇAL. MARSEILLE

Adresse : 30 janvier 1939

A LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE

« Deux Françaises au Sahara avec les Maures nomades »

Tel était le sujet de la très intéressante conférence qui a été faite hier après-midi dans l'amphithéâtre de l'ancienne Faculté des Sciences, sous les auspices de la Société de Géographie, par Mlle Marion Senones, exploratrice chargée de mission.

La charmante conférencière fut présentée à son auditoire extrêmement nombreux par M. l'intendant général Lallier du Coudray, président, qui était assisté de MM. Leotard, Teisseire et du commandant Grégory.

Mlle Marion Senones effectua tout d'abord, en compagnie de son Mlle du Puigau, un premier voyage en 1934 à travers le Sahara occiden-

[photographie]

Une attitude de Mlle Marion Senones au cours de sa conférence

tal. De ce voyage, qui fut accompli à leurs risques et périls par leurs propres moyens, elles rapportèrent des collections de pierres taillées préhistoriques et des objets

ethnographiques de grande valeur qui furent donnés au Musée du Trocadéro et à la Société de Géographie.

Cela leur valut, après deux ans de travail en France, de pouvoir repartir pour l'Afrique, chargées de mission, cette fois-ci, par les ministères de l'Education nationale et des Colonies, le Muséum d'histoire naturelle et la Société de Géographie.

Et c'est surtout ce périple officiel que Mlle Marion Senones fit revivre hier après-midi à ses auditeurs attentifs.

En quatorze mois, elles parcoururent près de 6.500 km, à dos de chameau, traversant les régions les plus diverses, rencontrant des indigènes plus ou moins sociables, tantôt les nomades de Mauritanie hospitaliers, gais, insouciant ; puis les Touaregs, méfiants et sournois, en butte aux difficultés de toutes sortes.

Grâce à ces courageuses et hardies exploratrices, le Musée de l'Homme s'est enrichi de collections précieuses.

Du reste, la Société de Géographie vient de leur décerner sa plus haute récompense : la médaille Duchêne-Fournet.

Cette conférence, qui était accompagnée de projections lumineuses, a obtenu un gros succès. – L. M.

Causeries radiophoniques

Radio-conférences n°95 à 107, du 25 avril au 7 novembre 1938, in « Radio-conférences prononcées par des membres du personnel scientifique du Musée d'Ethnographie du Trocadéro et du Musée de l'Homme sur Radio-Paris (15 mars 1937 – 28 août 1939) », 2 AM 1 C9c, Bibliothèque centrale du Muséum d'Histoire naturelle.

Radio Conférence n°95

M^{elle} O. du PUIGAUDEAU

"Oualata, ville de saints et de mercantis".

– 25 avril 1938 –

OUALATA, VILLE DE SAINTS ET DE MERCANTIS.

INTRODUCTION

Vous connaissez déjà Odette du Puigauveau qui *fit*, en 1934, avec son amie Marion Sénones, un long voyage d'études en Mauritanie, dont elle vous a parlé ici même et dont elle a conté les péripéties en deux livres : Pieds nus à travers la Mauritanie et La grande Foire des Dattes.

En décembre 1936, Odette du Puigauveau et Marion Sénones repartaient pour le Sahara occidental, chargées de missions de préhistoire par les Ministères de l'Education nationale et des Colonies et par le Museum d'Histoire naturelle. A chameau, elles visitent le Sud-marocain, longent la frontière de Rio-de-Oro, traversent la Mauritanie par Chinguetti, Tidjikja, *et* Tichitt, une partie du Soudan par Néma, Oualata et Tombouctou, et remontent au Maroc par les mines de sel de Touadeni et l'erg Chech. Le 15 février 1938, elles rentrent en France, après 14 mois d'absence, ayant traversé deux fois le Sahara et parcouru à chameau 65000 kms en des régions particulièrement désertiques. Elles ont rapporté des collections d'objets préhistoriques et modernes, des fossiles, herbiers, photos et une abondante documentation sur la vie des nomades sahariens.

Odette du Puigauveau va vous parler d'une des haltes heureuses de son beau et périlleux voyage, du séjour qu'elle fit, en octobre 1937, dans le vieux ksar soudanais d'Oualata, ville de savants et de mercantis.

-3-

Texte :

Oualata !...Pour vous, c'est peut-être seulement ce petit rond que l'on voit sur la carte au bord méridional du Sahara, entre la frontière de la Mauritanie et Tombouctou – aux environs du 7° degré de longitude et du 17° degré de latitude. Au Sud-Ouest, s'étale

la grande plaine du Hodh avec ses bois, ses pâturages zébrés d'oueds, ses villages de Maures et de Noirs sédentaires, ses nombreux campements de pasteurs nomades, ses grands troupeaux de chameaux, de vaches, de moutons et de chèvres, ses cultures de mil et de pastèques. Au Nord-Est, Oualata s'adosse à une falaise abrupte, le Dhar, le Mur, coupée de passes désertiques du Mrafer et de l'Aouana.

Pour les historiens, c'est un ksar au passé mouvementé, ancienne métropole intellectuelle et commerciale du Hodh, que fondèrent les habitants Soninkés de Ghana en 1224, après la ruine de leur capitale. Ville cosmopolite, toutes les civilisations du Maghreb et du Soudan, vainqueurs et vaincus, s'y mêlèrent, apportant, les uns leurs religions et leurs sciences, les autres leur goût du commerce et des arts.

Pour les habitants eux-mêmes, c'est avant tout un port saharien qui eut son temps de prospérité du XIV^e au XVII^e siècles. Des caravanes y venaient échanger les marchandises du Maroc, de Tunisie et même d'Égypte contre les esclaves, l'or, la gomme et l'ivoire du Soudan. Port de commerce au bord d'un océan de sable, mais aussi port avide de richesses spirituelles. Avec les caravanes marchandes, de nombreux lettrés d'Oualata s'en allaient vers la Mecque, Fez et Tunis, d'où venaient à leur tour des savants, de pieux personnages, séduits par le renom de l'étrange cité, à la fois sainte et mercantile. Elle fut éclipsée, au XVIII^e siècle, par la jeune Tombouctou.

-4-

Cependant, aujourd'hui encore, les négociants Oualatins qui ravitaillent tout le Hodh et y exercent une usure impitoyable, sont souvent, comme jadis, des marabouts vénérés, possesseurs de magnifiques bibliothèques et entourés d'élèves venus parfois de bien loin pour écouter leurs leçons.

Pour Marion Sénones et pour moi, Oualata fut une halte délicieuse sur une longue route, le plus souvent solitaire et aride. Lorsque, le matin du 20 septembre, au détour d'un promontoire, nous découvrîmes soudain le vieux ksar couleur de terre cuite, étagé à mi-pente de la falaise dont les plus hautes roches semblaient le couronner, le vieux ksar de grès et d'argile dominant son oued par lequel tout lui était venu, nous éprouvâmes le même sentiment de joyeuse délivrance qu'Ibn Batouta, quatre siècles avant nous. À part quelques maisons tombées en ruines, bien peu de choses avaient dû changer. En un pays où me goût

du passé est servi par un manque absolu d'exigences matérielles et par une incommensurable paresse, il n'y a guère de raisons pour que les choses se modifient. Mais les descendants de ces ksouriens Messoufites qui avaient si chichement reçu Ibn Batouta, nous accueillirent par un superbe tam-tam. À l'entrée du ksar, toutes les servantes noires, criant et frappant des mains, entouraient les joueurs de tambours, tandis que des adolescents s'amusaient à des danses guerrières.

Nous sommes restées un mois à Oualata, les exigences de notre itinéraire ultérieur ne nous permettant pas de nous y attarder davantage. Notre maison était semblable à toutes celles des notables du village. D'argile, ou banc, rose orangé à l'extérieur, elle était, au-dedans, d'une blancheur éblouissante. Elle avait tant de cours, d'escaliers, de terrasses, de chambres secrètes que l'on

-5-

s'y pouvait perdre. Les portes *étaient* lourdes et épaisses, cloutées de fer à la mode marocaine, et fermées par de grands verrous de bois. Son luxe était les décorations ocre rouge qui encadraient les portes et les minuscules fenêtres. Ce sont les femmes qui, chaque automne, après les pluies, reblanchissent les murs et y tracent ces charmantes arabesques, le plus simplement du monde, avec leur index trempé dans une bouillie d'argile brune, de gomme, de bouse de vache et d'eau. Dans les maisons riches, les murs sont entièrement recouverts de dessins qui, bien que monochromes, ont la finesse et la richesse des mosaïques arabes. Le décor des cours *intérieures* est, au contraire, blanc, en relief sur fond brun-rouge. Ces peintures murales sont une spécialité d'Oualata d'où elles ont été importées à Néma.

Dans ce logis indigène, nous vivions entourées de nos serviteurs noirs, exactement comme n'importe quels bourgeois du ksar, comme notre amie Lalla, par exemple, la femme du chef de village. Comme elle, nous dormions sur les hautes terrasses baignées de fraîcheur nocturne. Dès l'aube, nous éveillait la prière du vieux mendiant auquel il est d'heureux présage de faire l'aumône juste au lever du soleil. Bientôt après, on entendait les cris des âniers qui transportent le bois, l'appel de la marchande qui offre de porte en porte des petits morceaux de mouton bien rangés sur un plateau de sparterie, les jacasseries des femmes voilées de bleu qui vont chercher l'eau aux puits de l'oued, en

soutenant leurs grosses jarres rondes sur leurs épaules, d'un geste sculptural de leurs bras nus, et les vois des petits enfants qui s'amuse dans le sable de la rue et y construisent pour les gros scarabées noirs d'éphémères prisons. Il y a un bruit qui ne s'arrête jamais: le martellement des pilons à mil qui rythme la vie du ksar, sourd et régulier com-

-6-

me le battement d'un cœur tranquille.

Aux heures fraîches, nous allions en promenade dans les étroites ruelles. Les hommes, assis ou allongés sur les bancs de maçonnerie qui flanquent les grands porches carrés et les perrons de toutes les maisons, interrompaient leurs palabres de commerce et de théologie pour nous saluer au passage.

Il y avait tant de choses à voir dans le village ! Venant de chez les nomades mauritaniens, nous nous étonnions de découvrir tant d'arts et de petites industries. Même les femmes maures qui, d'ordinaire, ne travaillent jamais, ici décorent leurs maisons, pétrissent en argile des jarres, réchauds, plats à couscous, gargoulettes, brûle-parfums, et même, pour leurs enfants, de petites maisons, d'étranges poupées sans jambes, des animaux à trois pattes et de minuscules ustensiles de ménage. Elles tissent des cotonnades, des nattes en fibres de palmiers et lanières de cuir teint. Il y en a même qui, selon une tradition séculaire, couvrent les plus belles tuniques de l'A.O.F. d'épaisses broderies de soie blanche, toujours pareilles, d'une régularité, d'une symétrie parfaite, bien qu'elles soient exécutées à main levée, sans tracé préalable, par une sorte d'instinct ancestral, un instinct d'insecte tissant son cocon ou sa toile. Ces femmes ont appris, une fois pour toutes, les secrets de jours compliqués comme les points de Venise, d'empâtements de soie aussi riches que les broderies marocaines. Personne ne pourrait leur faire modifier une rosace, et elles n'ont jamais imaginé un dé ou des ciseaux.

Les forgerons fabriquent toute espèce de bijoux, des outils, des pipes en forme de fume-cigarettes qui ne contiennent qu'une petite pincée de tabac, des briquets, des cadenas à secrets et tout le

harnachement du chameau. Ils font des bracelets et des colliers en ébène incrusté d'argent qui sont un art national d'Oualata, et d'autres bracelets tout en argent, ornés de boules et de filigrane, pareils aux anciens bijoux berbères du Maroc et de l'Espagne, et dont les modèles vinrent du Nord avec les broderies, les formes de certaines poteries, l'architecture, et tout le raffinement d'une vie urbaine presque luxueuse si on la compare à celle des autres ksouriens maures.

Mais je vous ai dit qu'Oualata est une ville d'intellectuels. Ceux-là, nous allons les voir dans le quartier noble, tout en haut de la ville. C'étaient les chefs de tribus, le *cadi*, des Chérif, des Kounta, fils du grand Cheikh-Sid-Ahmed-ould-Bekkaï dont le tombeau domine Oualata. Ils dirigent 6 écoles coraniques; trois d'entre eux entretiennent à leurs frais des collègues de lettrés étrangers venus parfaire leurs études auprès d'eux. Cela représente près d'un millier d'étudiants.

Chaque fin de jour, des visiteurs venaient s'asseoir chez nous autour du plateau à thé. Côte à côte, avec cette simplicité biblique des sahariens, on voyait d'anciens caravaniers, des serviteurs noirs, parfois un chasseur némadi venu vendre au ksar de la viande de gazelle boucanée, des goumiers du Peloton méhariste voisin, et ces maîtres vénérables dont le prestige venait à la fois du titre d'El Hadj, le Pèlerin, qu'ils ajoutaient à leurs noms et de leur richesse d'habiles commerçants. Longtemps, nous écoutions les descriptions des villes disparues, de l'antique Birou, souvent confondue avec Oualata, et dont les ruines ensablées, couvertes de poteries et de pierres taillées, à une heure de chameau vers l'ouest, se nomment à présent Tizert, les récits des guerres et des fastes d'autrefois, des *miracles*

Des légendes, des généalogies flatteuses et incertaines, des prières, et les chansons du vieux griot, mêlant les sons aigres de son petit violon à deux cordes aux cris des

hirondelles qui tournoyaient au-dessus de nos têtes, tandis que la nuit tombait doucement sur la ville apaisée.

Odette du Puigauveau

14 rue de Vintimille

PARIS (9e)

(Tri. 30-79)

Radio-conférence n°100

M^{elle} Marion SENONES

"les Pêcheurs Imraguen"

18 Juillet 1938

LES PÊCHEURS IMRAGUEN.

PRESENTATION.

MARION SÉNONES et ODETTE DU PUIGAUDEAU rentraient, en Mars dernier, du Sahara occidental, où, chargées de missions d'éthnographie et de préhistoire par les Ministères de l'Education Nationale et des Colonies, par le Museum d'Histoire naturelle et la Société de Géographie commerciale, elles avaient circulé, à chameau, pendant quatorze mois.

Déjà, en 1934, elles avaient fait un long voyage d'études, à chameau également, dans le centre et le sud de la Mauritanie.

Parties de DOUARNENEZ, à la fin de Novembre 1933, sur l'un de ces voiliers bretons qui vont pêcher la langouste dans les eaux africaines, elles avaient débarqué, vers Noël, à Port-Etienne.

De là, elles comptaient *s'enfoncer dans* l'intérieur du pays. Mais, pour des raisons de sécurité, les autorités françaises exigèrent qu'elles allassent rejoindre, par mer, au cap TIMIRIS, à 200 Km. plus au sud, la petite caravane de quatre guerriers maures et de six chameaux avec laquelle elles devaient parcourir le pays pendant près d'une année, en menant l'existence précaire des nomades sahariens.

C'est au cours de cette traversée Port-Etienne-Cap Timiris, que les deux voyageuses eurent l'occasion d'étudier les mœurs des PÊCHEURS IMRAGUEN, dont Marion SÉNONES va vous entretenir.

- -

Par un beau matin de Janvier 1934, un matin paisible, tiède, ensoleillé, Odette du Puigaudeau et moi longions les côtes d'Afrique, au large de la Mauritanie, sur une petite barque indigène non pontée, à grande voile latine, (une LANCHE, comme on les appelle là-bas), conduite par deux matelots maures et un jeune Noir qui servait de mousse.

A notre gauche s'étendait une côte basse, dénuée de végétation, à droite, de longues files de flamants roses, de pélicans, dans l'eau jusqu'à mi-pattes, guettaient patiemment leurs proies.

Nous avions peine à reconnaître, dans les eaux tranquilles sur lesquelles nous voguions, ce même Atlantique qui, le mois précédent, nous avait ballotées dans ses houles furieuses de Douarnenez jusqu'aux Canaries.

En ce moment, nous longions la Baie d'Arguin, où, en 1817, sombra la Méduse, un coin difficile, encombré de hauts-fonds sablonneux qui, à marée basse, affleurent presque la surface.

Penché à l'avant de l'embarcation, noire figure de proue, ou juché tout en haut du mât, notre mousse indiquait la route au barreur avec de grands gestes et des cris gutturaux.

C'était un garçon athlétique, couleur ébène, aux cheveux crépés sur une bonne face débonnaire et timide, vêtu d'un simple caleçon fait d'une peau de mouton lacée aux hanches, de la même teinte que sa peau.

Ce costume sommaire nous avait intriguées, car les Maures que nous avions vus jusque là, à part quelques boys affublés de défroques européennes, portaient tous la même tunique de percale flottante, la même culotte courte coulissée à a taille par un lien de cuir, et le turban de cotonnade luisante d'un bleu

-2-

presque noir.

Nos marins nous expliquèrent que BILLAOUITOU, ou, plus simplement, BILLA, était un serviteur des IMRAGUEN, les pêcheurs de cette côte aride, les plus misérables des Maures, et ils nous montraient, le long du rivage, de petites agglomérations de paillottes: R'Guelba, Taschott, qui étaient des campements d'Imraguen.

Au passage de la lanche, des hommes en surgissaient et nous suivaient longtemps en courant sur la grève, avec de grands gestes d'appel. Les femmes, drapées comme des statues antiques, se groupaient près des huttes, et, frappant des mains en cadence, nous saluaient de you-yous stridents.

Bien qu'attirées par le mystère de ces populations primitives, nous passions, longtemps poursuivies par les échos de la fête sauvage que le vue des Européennes, les premières qui s'aventuraient dans ces parages, avait déchainée.

D'un dernier élan, notre barque doubla le Cap Timiris, la voile s'abattit comme une immense aile blanche, à quelques encablures d'une longue grève pâle, au bord de laquelle s'élevaient les paillottes de MEMRHAR, le plus important des villages Imraguen, et le but de notre traversée.

Aussitôt, une horde de diables bronzés, vêtus comme Billa, se précipita à l'eau, sans souci de la barre, ces terribles rouleaux qui bordent toute la côte atlantique de l'Afrique, et, s'emparant de nos bagages, voire même de nos personnes, ramenèrent triomphalement le tout sur la grève.

Là, déjà, le tam-tam faisait rage: femmes, enfants, serviteurs, entourant une vieille frappant à tour de bras un immense tambour, hurlaient, se trémoussaient dans un délire frénétique qui augment-

-3-

tait à mesure que nous approchions=.

Cette bacchanale dura tard dans la nuit, bien après que nous eûmes partagé avec les notables un succulent repas de mulets cuits dans la braise et le sable chaud, bien après que nous eûmes distribué aux chanteurs les pains de sucre et le thé qui, pour ces pauvres gens, étaient une aubaine rare.

Les Imraguen forment une caste méprisée des autres Maures. Ce sont des Porognes, métis des premiers et mystérieux habitants du pays avec leurs conquérants Berbères et les captifs noirs que les caravaniers ramenaient, autrefois, le long de la côte, du Sénégal jusqu'au Maroc.

Ils vivent de leur pêche, sous des huttes d'alfa ou des tentes loqueteuses, dans les parages du Cap Timiris où la mer est extra-ordinairement poissonneuse. On y trouve des poissons de toutes espèces, car ces eaux sont le lieu de rencontre de grands courants marins venant des mers du Sud et du Golfe des Antilles. Mais c'est surtout le mulot que pêchent les Imraguen.

A certaines époques, et surtout au moment de la nouvelle lune, des bancs serrés de ces poissons passent à proximité de la côte.

Par chance, notre arrivée à Memrhar coïncidait avec un de ces passages de mulets, et le lendemain, dès l'aube, nous pûmes voir nos danseurs de la veille au travail.

Trop pauvres pour posséder des bateaux, les Imraguen vont, à la nage, poser leurs filets sur les hauts-fonds sablonneux, écartant les requins à grands coups de bâtons. Ils fabriquent eux-mêmes les filets qu'ils emploient (des sortes de sennes grossières) avec les fibres du TITAREK, un arbuste commun dans la région. Ils

-4-

les gréent de poids d'argile cuite et de flotteurs en bois d'euphorbe.

Certains pêcheurs se contentent d'embrocher les poissons avec de longues fourches à quatre dents rappelant le trident classique de Neptune.

Seuls les Imraguen proprement dits se livrent à la pêche, aisés de leurs enfants, des garçonnetts de 8,9,10 ans, aux yeux chassieux, au ventre et aux jambes enflés par une nourriture malsaine.

Les serviteurs ramassent les poissons sur la grève et les portent aux femmes qui les ouvrent, les vident et les font sécher au soleil. Les eoufs, mis de côté, seront vendus aux Pêcheries de Port-Etienne qui les exporteront, sous le nom de poutargue, après les avoir enduits d'une couche protectrice de cire vierge.

Quant aux poissons *séchés*, chargés sur des bourricots, ils seront vendus aux Noirs de la côte, depuis Nouakchott jusqu'à St.-Louis du Sénégal.

Et les Imraguen se contenteront, pour leur nourriture, des détritits inutilisables, têtes, peaux, arêtes, pilés dans des mortiers et bouillie avec un peu de riz ou de mil.

Car, et c'est là la cause de leur misère, le produit de leur pêche ne leur appartient pas. Ils sont pressurés par plusieurs tribus guerrières du Trarza, de l'Adrar et même de Rio-de-Oro, qui leur vendent le droit de pêcher, de se déplacer, de boire de l'eau des puits, et exigent encore d'eux de lourdes redevances.

Chaque individu mâle, dès qu'il a atteint l'âge de travailler, c'est-à-dire 9 ou 10 ans, est astreint à ces redevances. Il devra verser 200 francs aux Ouled-Ahmed-ben-Daman, 25 francs aux Ouled-Lapp, une pièce de guinée aux Ouled-Délim, une demi-pièce

aux Ahel-Grâa. (La guinée, c'est cette cotonnade couverte d'un enduit gras bleu-noir dont les femmes maures se drapent et dont les hommes font leur turban. Elle sert de monnaie d'échange dans tout le Sahara maure, au même titre que le pain de sucre et le thé.)

Ajoutez que l'impôt dû aux Français de soixante centimes par mouton ou chèvre et de 2 francs cinquante par bourricot est recueilli par l'intermédiaire des Ouled-Ahmed-ben-Daman, qui majorent considérablement la note.

Si l'on considère que les mulets séchés se vendent, environ, cinq francs les vingt gros poissons, on se rend compte du travail acharné que suppose le paiement de ces divers tributs.

Et malheur aux Imraguen si les impôts ne rentrent pas en temps voulu ! Leurs maîtres viennent les réclamer eux-mêmes. Et alors le misérable campement est mis au pillage: la pêche est saisie, les hommes sont emmenés loin dans la brousse à coups de bâtons, sans eau, sans nourriture, tandis que leurs femmes et leur filles sont à la merci des guerriers.

Les Imraguen vivent trop éloignés des postes pour que les autorités françaises puissent leur donner aide et protection. Aussi, cette race robuste et forte, malgré ses tares, est-elle en voie de disparaître: la misère, les mauvais traitements, une nourriture malsaine et insuffisante finiront par l'anéantir.

C'est avec une mélancolie mêlée de pitié que, le jour de notre départ pour la brousse, nous regardions les bons visages résignés et candides de tous ces braves gens qui avaient su être si hospitaliers pour nous malgré leur misère.

MARION SENONES

14 rue de Vintimille

Paris IXe

Radio-conférences n°122 à 126, du 3 juillet au 28 août 1939, in « Radio-conférences prononcées par des membres du personnel scientifique du Musée d’Ethnographie du Trocadéro et du Musée de l’Homme sur Radio-Paris (15 mars 1937 – 28 août 1939) », 2 AM 1 C9e, Bibliothèque centrale du Muséum d’Histoire naturelle.

Radio-Conférence n°126

M^{elle} Odette du PUIGAUDEAU

*"La Ghoudfia, confrérie secrète
du Sahara occidental".*

28 août 1939 –

LA GHOUDFIA, CONFRERIE SECRETE DU SAHARA OCCIDENTAL

Melle Odette du Puigaudeau, qui a passé deux ans en Mauritanie, en 1934 et en 1937, et y a rempli avec Melle Marion Sénones des missions de préhistoire et d'ethnographie, a déjà évoqué ici des souvenirs de ses voyages. Aujourd'hui, elle va vous parler de la Ghoudfia. C'est une confrérie musulmane très dissidente, aux mœurs étranges, dont les membres sont considérés comme des hérétiques par les autres nomades sahariens. Hostiles, farouches, ils se tiennent à l'écart de leurs compatriotes aussi bien que des étrangers, et bien rares sont les voyageurs qui, dans les solitudes de la brousse mauritanienne, ont été, comme Odette du Puigaudeau et Marion Sénones, accueillis dans leurs campements.

Si surprenant que cela puisse paraître, les nomades sahariens ont le goût du mysticisme. Peu de paysages qu'ils n'aient peuplés de génies bons ou mauvais; leur

hagiographie est riche de saints, de miracles, de superstitions et de pèlerinages. De nombreuses sectes, plus ou moins secrètes, se sont greffées sur le tronc puissant de l'Istam.

xxx Telle la Ghoudfia, Confrérie secrète des Ghoudf ou Bénis, qui fut fondée au début du XIXe siècle par un théologien vénéré du Tagant, Cheikh-el-Mokhtar, disciple du Soufi Cheikh-Mohammed-Laghdaff. Les deux premiers chefs menèrent, et imposèrent à leurs élèves, une vie d'ascétisme et d'édifiante piété. Mais, sous la direction des maîtres qui leur succédèrent, les Ghoudf devenus très nombreux commencèrent à se livrer à des excès de mysticisme en même temps qu'à des pratiques scandaleuses, suscitant ainsi contre eux la colère des musulmans orthodoxes.

Le cinquième chef de la Ghoudfia fut Cheikh-e-Ghazouani, grand savant et saint homme, mais impuissant à réagir contre le fanatisme et la débauche de ses administrés. Lorsqu'il mourut à Tidjikja en 1917, il confia la tutelle de ses fils à son disciple préféré, tandis que la direction spirituelle et temporelle de la confrérie revenait de droit à Mohammed-Ahmed-el-Khalef, frère et rival détesté du disparu.

En 1927, à peine devenu majeur, l'aîné des enfants mourut mystérieusement, rendant ainsi la gérance de la Ghoudfia à son oncle jusqu'à ce que son jeune frère soit en âge de lui succéder.

On a rapproché les Ghoudf des Aïssaoua du Nord et, ce qui est peut-être plus exact, des Malamatyria qui, selon leur formule "ne manifestent pas le bien et ne dissimulent pas le mal", auxquels deux

3

chefs Ghoudf furent affiliés.

La Ghoudfia mauritanienne a des adeptes à Ségou et à Tombouctou. En 1902, une cinquantaine de ses membres, enlevés par les Turcs en Tripolitaine au cours d'un pèlerinage à la Mecque, se fixèrent en Asie mineure sous la protection du sultan Abdul-Hamid.

Personne ne les aime, ni les autres Maures, pieux musulmans pleins d'horreur pour les mœurs de ces hérétiques, ni les Commandants de Cercle à cause de leur fanatisme hostile aux Français.

Lorsque vous traversez la Mauritanie, l'Ouest du Sahara, il peut vous arriver de rencontrer des voyageurs auxquels ceux qui vous accompagnent, guerriers ou marabouts, ne donnent aucune des marques d'affectueuse politesse que les nomades sahariens se prodiguent entre eux.

Vous vous étonnerez. Vos compagnons vous répondront avec mépris:

- Ceux-là ne sont pas nos amis; ce ne sont que des Ghoudf....

Si vous interrogez patiemment, vous finirez par apprendre que la Ghoudfia n'est pas une tribu, mais une xxxxxxxxx communauté formée par les transfuges de beaucoup de tribus; que les castes féodales qui sont l'armature de la société maure – guerriers, marabouts, tributaires, artisans, musiciens, médecins, serviteurs – y sont abolies et que la Ghoudfia n'a qu'un chef spirituel et temporel, qu'on appelle xx le Cheikna, et des disciples qui lui obéissent aveuglément.

Personne ne possède rien en propre. Les biens de chacun sont mis en commun sous la gérance du Cheikhna, et quand je dis "tous les biens", cela comprend même les femmes et les enfants. Chacun travaille pour tous. Les travailleurs manuels nourrissent les travailleurs intellectuels, et les intellectuels prient pour les manuels et les dirigent.

Ce qui excite contre la Ghoudfia l'hostilité et la réprobation

4

des autres Maures, ce sont les rites étranges auxquels se livrent ses adeptes: bacchanales nocturnes, danses lubriques, pratiques d'hypnotisme et de magie qui peuvent les mener jusqu'au crime. Ce sont des Ghoudf fanatisés qui assassinèrent en 1905, dans un accès de folie mystique, les Français Coppolani, pourtant surnommé l' "Ami des Musulmans.

De question en question, vous apprendrez encore que, si un Maure, homme ou femme, décide de quitter sa famille pour s'affilier à la Ghoudfia, il va trouver le Cheikhna, lui murmure: "Je suis malade", jure de lui obéir et lui abandonne tout ce qu'il possède. En retour, le Cheikhna s'engage à nourrir le nouveau disciple et à le guider sur la voie mystique qu'il a choisie.

Dès lors, il se consacre aux intérêts de la communauté. Travailxxxx leur manuel, il cultive le mil et les palmiers, soigne les troupeaux, s'occupe de commerce. La Ghoudfia

est très riche. De grands terrains de cultures et des villages, entre autres Ksar-el-Barka, au Tagant, et Oujeft, en Adrar, lui appartiennent.

Les intellectuels s'occupent exclusivement d'étude et de religion. Leur temps se passe en lectures, en méditation et en litanies quasi-magiques. Après chacune des cinq prières musulmanes quotidiennes, ils répètent deux cents fois "Allah! Allahou! Allahi!" en balançant leurs têtes d'une épaule à l'autre. Plusieurs fois l'an, ils se retirent dans la solitude pour de longs jeûnes. Selon leur degré d'initiation, on distingue parmi les Ghoudf: les "Suivants" qui avancent lentement sur les traces du Cheikhna, les "Attirés", les "Ouverts à Dieu", et enfin les "Arrivés" qui prétendent vivre avec Dieu à travers leur chef.

On vous racontera aussi que, parfois, on les entend de très loin

5

chanter leurs prières en dansant comme des fous, et qu'ils se réunissent xxxxxxx pour des bacchanales au cours desquelles ils se battent et s'injurient, se frappent eux-mêmes la tête et déchirent leurs vêtements; que les hommes et les femmes s'unissent publiquement au cours de ces fêtes en criant le nom d'Allag, et que les enfants ne connaissent pas leurs pères. La mère est libre de tuer son nouveau-né. Ceux qu'on laisse xxxxx vivre sont appelés Ouled-en-Nour, "les Fils de la Lumière".

Le Cheikhna n'autorise ses disciples à se marier que lorsqu'ils sont vieux et initiés à tous les mystères de la Ghoudfia.

Aus attaques de leurs ennemis, les Ghoudf répondent que leurs apparentes excentricités ont pour fin de "vider leur cœur de toute infirmité terrestre: vanité, jalousie, haine. " En commettant publiquement les pires excès, ils prétendent s'humilier devant Dieu et attester leur indifférence des jugements humains.

Par chance exceptionnel, il nous fut permis d'assister aux préliminaires d'une de ces fêtes, dans le sud du Tagant.

D'ordinaire, dans les tribus maures, ce sont les xxxxxxxx servantes noires qui dansent, strictement cachées; à peine voit-on leurs yeux entre les plis du voile bleu sombre, serré autour du cou par une écharpe ou un chapelet. Ici, même les Maures, les Blanches, laissant retomber leurs voiles, dansent demi-nues, au son du tambour, en chantant "Ia,

Cheikhna! Ia, Cheikhna! Ia, el Khalef! " Elles, les belles compagnes des Ghoudf, ne portent aucun bijou; aucune de ces perles et de ces coquilles que les autres femmes mêlent xà des coiffures compliquées. Leurs cheveux bouclés flottent librement; une seule grosse natte couronne leur front et retombe sur la joue droite. Elles

6

ont donné toutes leurs parures au Cheikhna.

Les hommes poursuivaient les danseuses avec des appels, des rires et des gestes obscènes.

Un homme âgé arriva sans bruit et un mot d'ordre passa de bouche en bouche. Et tous s'enfuirent dans la brousse en poussant des cris sauvages. Quelques instants plus tard, le tam-tam démoniaque reprenait à l'ombre de la montagne où il eut été fort imprudent de le rejoindre.

Le lendemain matin, le jeune Cheikhna vint nous saluer avant notre départ. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, maigre, jaune, aux longues mains décharnées, aux yeux étrangement fixes. Quel rêve, quelle hébétude, quelle furie mystique, ou quel désespoir voilaient ces paupières flétries?... Quel ascétisme ou quelle débauche, quelle cruauté ou quel mal rongait cette figure émaciée?... Ou quel poison?... Le même peut-être que versa à son frère aîné x l'oncle paternel qui veille maintenant sur lui....

Au seuil d'une tente, une femme battait le grain dans une jarre de bois; une chanson monotone scandait le mouvement du pilon: " Cheikhna! La Cheikhna! Dieu te fasse durer, ô le Béni!...

Odette du Puigaudeau

14 rue de Vintimille

PARIS.

Correspondances et extraits d'archives

Extraits du « Dossier d'Odette Du Puigaudeau sur les persécutions infligées à elle par Paul Rivet, 1939-1949 (30 pièces) », SG MS-5420, Bibliothèque nationale de France, Département des Cartes et Plans.

Docteur Paul RIVET

Au lendemain de l'armistice de juin 1940, Paul RIVET, dans l'expectative de la tournure des événements, écrivit une lettre platonique à Pétain, mais néanmoins, il ménagea le nouveau régime et n'eut aucune réaction lors de la suspension du Recteur ROUSSY et du Secrétaire général de l'Université GUYOT, ce qui lui fut reproché par les communistes.

Plusieurs faits démontrent qu'à cette époque, RIVET était hostile à l'organisation de la résistance et au départ du gouvernement en Afrique du Nord.

1° - L'ancien ministre PERRIN, embarqué sur le "Nassilia" et revenu en France, avait été rencontré à Lyon sur le quai de la gare, au début de septembre 1940, par un collaborateur du Musée de l'Homme qu'il chargea de présenter ses amitiés à RIVET. Coupant la parole à son interlocuteur, RIVET répondit :

- Je ne veux pas entendre parler de celui-là. Qu'est-ce qu'il est allé "hannetonner au Maroc ?

2° - Julien CAIN, Administrateur de la Bibliothèque nationale, XXX avait quitté Paris avec l'idée de poursuivre la lutte en Afrique du Nord. Crânement, lorsque la Radio de Paris l'accusa de fuite, il revint dans la capitale malgré les conseils de ses amis. L'une de ses premières visites fut pour RIVET qui refusa de lui serre la main sous prétexte qu'il n'était pas resté à Paris comme lui. RIVET.J ? CAIN, décontenancé, fit part de sa déconvenue à plusieurs personnes du Musée de l'Homme, dont les bureaux sont situés au même étage que celui du directeur.

3° - En décembre 1940, à propos de SOUSTELLE, alors au Mexique, RIVET dit :

- Soustelle brise sa carrière en ne rentrant pas en France, car il aurait de grandes chances. On pourrait lui confier des cours ...

4° - Durant les premiers mois de l'occupation, RIVET se lia intimement avec CHIAPPE avec lequel il déjeunait et dînait plusieurs fois par semaine. A ceux qui lui disaient : "Tout de même, Chiappe ...", il répondait

- Ce n'est pas un mauvais bougre ; je m'entends très bien avec lui

RIVET tirait gloire de ne pas avoir quitté Paris et agissait comme s'il espérait attendrir les Allemands et continuer à mener une vie tranquille en s'accommodant. En même temps, il ménageait l'avenir en jouant sur un autre tableau.

Certains de ses collaborateurs ayant pris l'initiative de faire de la propagande anti-nazie et du renseignement, il les encouragea au hasard, sans leur donner aucune directive technique, pour laquelle il n'avait, d'ailleurs, aucune compétence. Un homme de son âge eût du se rendre compte qu'on ne pouvait établir un centre de renseignement au Musée de l'Homme, maison du bavardage et de la haine entre les divers fonctionnaires, maison de la délation où certains pseudo-communistes, après avoir dénoncé plusieurs de leurs camarades à la Gestapo et à la Milice vichyssoise, n'ont pas hésité à en diffamer d'autres

auprès des Comités d'Epuración.

Les deux mœurs de RIVET travaillent au Musée de l'Homme. L'aînée a commis les pires imprudences en se chargeant de tracts. Un jour, rencontrant une personne qu'elle connaissait à peine, elle lui dit, tapant sur un paquet : "Ce sont des tracts que je porte à B.... Le Trocadéro est très surveillé, nous passons pour une officine anglaise mais, avec mon frère, si habile, rien à craindre !"

Car la consigne, pour les deux vieilles femmes était de répandre le bruit que Paul RIVET organisait la résistance. L'indiscrétion, soigneusement dosée, était la règle. VILDE et JEVITZKY s'étaient vite aperçus de ce qu'ils appelaient les bavardages et

l'inconséquence du "vieux". Ils ne le mettaient jamais au courant de choses importantes.
"- Il parle à tort et à travers devant n'importe qui", disait l'un d'eux.

La Gestapo mise en éveil (elle l'eût été à moins !), fit une rafle, dans le courant de février.

C'est ici que se pose une grave question quant à l'attitude de XXX RIVET : Pourquoi a-t-il quitté Paris juste la veille de cette rafle ?

Les hommes de RIVET et lui-même font courir le bruit qu'il y a eu dénonciation, qu'un indicateur est allé prévenir la Gestapo de son départ. On ne voit pas pourquoi la Gestapo aurait attendu ce départ pour arrêter un homme qui n'avait pas quitté son domicile ou celui de sa maîtresse Mme VACHER depuis huit mois !

On sait maintenant que RIVET, prévenu de la rafle est parti sans prévenir personne. Ainsi, il était seul à profiter du renseignement et n'avait aucune indiscretion à craindre. D'autre part, l'arrestation en masse de ses collaborateurs lui donnait l'auréole dont il avait besoin pour expliquer son peu d'empressement à quitter Paris.

Rivet était incapable, moralement et techniquement, d'organiser une résistance ; il voulait seulement que sa "maison" s'engage dans une voie glorieuse pour son profil à lui, RIVET. C'était assez bien calculé. Ce qui l'a sauvé de l'exclusion du Conseil municipal, ce n'est pas sa "résistance" en Colombie, mais l'histoire de ceux qu'il a abandonnés. Les cadavres du Musée de l'Homme, brandis par lui, ont protégé l'un des grands profiteurs de la Libération.

Une fois parti, qu'a fait RIVET ? S'est-il rendu à Londres ? S'est-il abouché avec des résistants de la zone libre ? A-t-il ébauché le moindre travail utile ?

Il s'est rendu auprès du gouvernement de Vichy pour solliciter une mission en Amérique. Il a déjeuné et dîné avec des ministres vichyssois, et s'en est vanté dans une lettre à ses sœurs : "Tout va bien. On me donne une mission. Quand tout sera calmé, je reviendrai prendre mon poste..."

RIVET est donc parti avec une mission de Vichy en Amérique. Et non à Londres où il n'avait que faire, où il ne voulait pas se compromettre avec de GAULLE. Ce qu'il

fait n'a eu aucun intérêt pour la R Résistance, et lorsque ses amis veulent le défendre, ils ne peuvent que brandir les cadavres de VILDE et LEVITZKY, ces héros dont il aurait pu éviter le sort en les prévenant et en les conseillant.

14 rue de Vintimille IXe

PARIS 5 novembre 1949

M. Le Professeur A. CHEVALIER,
Museum national d'Histoire naturelle
Rue Cuvier, PARIS

Monsieur le Professeur,

En juillet dernier, lorsque je suis allée vous demander où il me serait possible de revoir les échantillons botaniques que je vous ai envoyés du Sud-marocain, de Mauritanie et du Soudan en 1937 et 1938, vous m'avez répondu que vous n'aviez jamais reçu que quelques petits échantillons sans intérêt et que vous ne saviez même pas ce qu'ils étaient devenus.

A cette époque, je partais en vacances. Au Croisic, je n'avais pas le dossier de notre mission 1936-38. Ce n'est donc qu'à présent que je puis donner suite à notre xxx entretien en vous envoyant ci-joint la copie d'une de vos lettres de remerciements afin de raviver vos souvenirs. Deux autres envois ont suivi celui dont vous m'accusez réception le 22 juillet 1937, préparés selon les indications de cette lettre.

Melle Sénones et moi avons acceptés de faire des herbiers sur votre demande et sur vore assurance que ces herbiers nous seraient utiles à nous-mêmes à notre retour pour l'identification de plantes dont nous ne connaissions que le nom indigène. Nos herbiers étaient préparés sur des feuilles de grand format, blanc, sur lesquelles nous avons fait inscrire les noms en arabe et berbère, ainsi que les lieux et fates de la récolte, l'usage de la plante, etx. A notre retour, nous n'avons jamais pu revoir ces herbiers, ni les feuilles portant les renseignements, le tout avait été classé dans les collections sans nous attendre, ce qui était parfaitement incorrect. A moi que ces herbiers 'aient été simplement égarés... C'était une grosse perte pour nous. Et M.Basset, professeur de berbère, a déploré aussi la perte de documents linguistiques.

Vous avez profité de cette occasion pour me tenir des propos injurieux quant à mon intention pendant la guerre. Je ne suis pas coupable du fait d'être la nièce de M. de Châteaubriant avec lequel je me suis fâchée à mort en janvier 1941. Le fait de n'avoir tiré aucun profit de cette parenté prouve que je ne partageais pas ses idées.

Je vous envoie la copie d'une attestation du Dr A.BUSSON ; je pourrais vous fournir bien d'autres preuves de l'aide que Melle Sénones et moi avons fournie, en courant de grands risques, à des évadés, militaires et civils, à des prisonniers, des maquisards, des israélites, ce que nous avons fait discrètement, sans chercher comme bien d'autres à en tirer gloire ou profit.

14 rue de Vintimille IXe

28 Janvier 1946

Monsieur le Docteur P. RIVET
Directeur du Musée de l'Homme
Palais de Chaillot
I Av. Paul-Doumer – XVIe

Docteur,

Monsieur FAUBLEE m'a transmis en son temps votre refus de m'autoriser à travailler dans le Service de l'Afrique Blanche afin d'y consulter les fiches que j'ai faites bénévolement pour ce Service et dont je n'avais pas cru nécessaire de conserver les doubles, ainsi que d'y dessiner les collections ethnographiques et préhistoriques que j'ai rapportées à mes frais de Mauritanie et données au Musée de l'Homme avec l'assurance que ces objets seraient toujours à ma disposition. Ces travaux me sont nécessaires pour la thèse d'ethnographie maure dont je suis chargée.

Je pense que vous ne verrez pas d'inconvénient à me faire savoir les raisons de cette interdiction et si elle est temporaire ou définitive.

Je vous serais également très obligée de bien vouloir me retourner les notices personnelles que je vous avais communiquées.

Vous m'avez reproché d'avoir écrit pendant l'occupation. Je me permets de xxxxxx douter que ce soit la véritable raison d'une hostilité déjà marquée en 1939-40, pour un motif que j'ignore, à propos d'une mission dans le Sud-marocain dont vous m'aviez préalablement approuvé le projet.

Quoiqu'il en soit, je tiens à préciser :

I° - Que je n'ai jamais écrit un mot qui puisse servir l'ennemi, ni desservir mon pays, ni même concerner une politique quelconque.

2° - Que mon dernier article à la "Gerbe" (documentaire sur la tribu des Kounta du Hodh) a été remis en décembre 40 et publié en janvier 41. Peu de temps après, je me suis violemment et définitivement brouillée avec M. de Châteaubriant pour refus d'adhérer au groupe "Collaboration". Je ne pourrais dire exactement à quelle date, mais c'était avant février 1941, car je me souviens qu'à cette époque vous étiez encore à Paris, et conseiller municipal.

Par la suite, je me suis bornée à donner à des journaux de seconde zone et sans activité politique le minimum indispensable à assurer la publicité de mon œuvre pour les prisonniers, que je jugeais utile.

De plus, il m'était agréable de railler les innovations vichyssoises et de signaler des efforts montrant que l'activité et l'intelligence pure-

ment françaises ne se laissaient pas étouffer. Ainsi ai-je fait pour l'Exposition du Tchad dans un article où, en vantant la force d'élan du Musée et l'œuvre de vos élèves, je pensais rendre hommage, à travers la distance et aussi clairement que les circonstances me le permettaient, au créateur de ce Musée.

3° - Je n'ai publié depuis juin 40 aucune œuvre importante, bien que j'eus des manuscrits et des offres d'édition. Aucun de mes livres n'a été traduit en allemand ce que ne peuvent dire certains écrivains dont se glorifie la Résistance. J'ai couru des risques pendant quatre ans et, si j'avais été prise, je n'aurais disposé d'aucun appui influent pour me tirer d'affaire.

Il me suffit, pour laisser ma conscience parfaitement tranquille, d'avoir pu aider des centaines de malheureux et d'avoir reçu pour cela un Prix de l'Académie française, sur le rapport de M. Georges DUHAMEL, en juin 1944, et, après la libération, les félicitations et remerciements de deux ministères.

Veillez agréer, je vous prie, Docteur, l'expression de ma considération distinguée.

Monsieur le Gouverneur DELAVIENNETTA
Directeur de l'Ecole de la France
d'Outre-Mer
8 avenue de l'Observatoire

Sans réponse

Cher Monsieur,

Je viens d'apprendre qu'à la demande de M.le Docteur Rivet, la Commission d'Ethnographie du C.N.R.S. vient de me refuser le renouvellement de la bourse dont je bénéficie depuis octobre 1944.

Comme cette décision a été prise dans des conditions à tout le moins étranges et que vous n'assistiez pas à la réunion, je tiens, tout en m'excusant de vous importuner, à ce que vous soyez au courant de l'affaire.

A cette réunion assistaient cinq membres sur neuf, dont M. l'Abbé Breuil et M. Lester qui m'avaient promis leur appui et xxx n'ont pas soufflé mot, M.le Docteur Vallois qui a suggéré que, si j'étais si gravement coupable, on aurait dû me faire comparaître depuis longtemps devant la Commission d'Epuration, et enfin M. le Docteur Rivet qui, Président et accusateur, s'est de plus adjugé le rôle de rapporteur, se faisant ainsi juge et partie.

Ayant appris par le plus grand des hasards que j'étais soit-disant l'objet d'une "enquête" qui n'a jamais été fait, j'avais versé à mon dossier les six lettres d'attestation dont je vous envoie les copies.

M.Rivet a déclaré que ces pièces ne signifiaient rien, qu'il jugeait inutile de communiquer mon dossier à la Commission, que seuls comptaient les articles ignobles (sic) que j'avais écrits pendant l'occupation, articles dont il a prétendu avoir la collection

mais qu'il n'a pas produit, et pour cause... E En conséquence, il a demandé que la Commission me retire ma bourse. Naturellement, tout le monde a acquiescé, sans avoir vu aucune preuve ni de l'accusation ni de la défense.

Il est à noter :

1° que si j'étais vraiment coupable M.Rivet n'aurait pas manqué (étant donné l'animosité qu'il me témoigne depuis juin 1939) de me faire condamner par une Commission quelconque d'Epuración : Musée de l'Homme, Ministère de l'Education nationale, C.N.R.S. ou autre.

2° que ma radiation aurait pu aussi bien être prononcée à la réunion de juillet que M.Rivet présidait également, puisque, finalement aucune enquête n'a été faite entre telos.

MM. les Professeurs Vallois et Gxaule me conseillent de demander

[...]

moi-même à comparaître devant la Commission d'Enquête, la commission d'Epuración ayant, parait-il, été supprimée au printemps dernier. Mais ils ne peuvent savoir quels sont les membres de cette Commission claires dont le C.N.R.S. semble coutumier, par mon exemple et par plusieurs autres, je n'ai pas lieu d'avoir confiance dans la justice de cette Commission :

J'ai travaillé un an à raison de 3 300 frs par mois et deux mois pour rien à partir du 1er octobre 1943: j'ai eu des frais de dessins et de photographies inutiles. Je n'ai pas plus été avisée de ma radiation que je n'avais été avisée de l'attribution de cette bourse, ni de l'enquête-fantôme dirigée contre moi. On serait dégoûté à moins d'u organisme où règne l'arbitraire le plus cynique.

Je ne demande rien, je ne brigue rien, mais j'attache trop de prix à l'estime que vous m'avez toujours témoignée pour ne pas tenir à me justifier à vos yeux d'aussi graves calomnies. D'ailleurs, vous étiez à Paris pendant l'occupation et vous êtes à même de

juger mon attitude aussi bien que celui qui s'en est enfui à l'heure du danger, sans même prévenir ses amis du péril qui les menaçaient. J'ai au moins pour moi la satisfaction d'avoir sauvé des gens et de n'en avoir xxx compromis ni abandonné aucun.

Veillez croire, je vous prie, cher Monsieur, à toute ma considération et à mes meilleurs sentiments.

MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
LABORATOIRE D'ETHNOLOGIE
MUSÉE DE L'HOMME

PALAIS DE CHAILLOT – PARIS-16^e.
TÉLÉPHONE : PASSY 74-46

Paris le 8 mai 1939

RÉFÉRENCE A RAPPELER :

M^{elles} O. du Puigauveau et M. Senones ont rapporté de leurs différentes missions d'importantes collections de préhistoire et d'ethnographie qui sont œuvres enrichir les collections médiévales au Musée de l'Homme, dont la liste abrégée est jointe à ce certificat. Je suis donc disposé à soutenir une nouvelle demande de mission, si mes autres collègues pour lesquels M^{elle} du Puigauveau et M^{elle} Senones ont également travaillé (botanique, géologie, etc...) l'approuvent également

[Signature]

Paul Rivet

**Extraits de correspondance, in « Inventaire des dons, échanges et achats (1920-1939) »,
MH ETHN AFRI 13, Bibliothèque centrale du Muséum d'Histoire naturelle.**

1704

15 novembre 1934

Mademoiselle,

Nous tenons à vous présenter nos plus vives félicitations et notre gratitude pour la très belle œuvre que vous avez faite en Mauritanie, en compagnie de Melle Marcelle Borne-Kreutzberger.

Les collections rapportées par vous et offertes au Musée d'Ethnographie du Trocadéro (N° 34-168) sont d'un grand intérêt et comprennent de nombreux types non encore représentés dans nos collections.

Veillez agréer, Mademoiselle, nos plus respectueux hommages, auxquels M. Kelley joint les siens.

(Dr. Paul Rivet)

(Georges Henri Rivière)

Mademoiselle O. du Puigaudeau

14 rue de Vintimille

PARIS 9e

C.H.R.

G.D.

Marion SENONES et Odette du PUIGAUDEAU

Travaux :

Nov.-1933 – Oct.1934 : voyage en MAURITANIE et au xxxxxx SENEGAL, à nos risques et périls et à nos frais.

Déc.1936 – Février 1938 : chargée de Mission de Recherches scientifiques par les Ministères de l'Education nationale et des Colonies et par le Museum d'Histoire naturelle. SUD-MAROCAIN, MAURITANIE, SOUDAN.

Pendant ces deux voyages, en 10 000 kms d'itinéraires sahariens parcourus à chameau et à pied, nous avons étudié 121 stations de préhistoire dont 98 gisements, la plupart inédits ; d'industries lithiques et 23 stations, dont 21 inédites, de gravures et peintures rupestres dans les régions du Drâa, du Bani, du Hank; en Mauritanie et dans le Nord du Soudan.

Nous avons fait les premières fouilles qui aient été effectuées dans l'ancienne ville de Tegahazza ensevelie par les sables.

L'abondant outillage préhistorique que nous avons rapporté a été donné au Musée de l'Homme (section d'Ethnologie préhistorique). Une partie en est exposée, avec des photographies des gisements, dans les vitrines publiques du Musée.

Les photographies et desins relatifs aux stations de peintures et de gravures rupestres ont été communiqués à la Ière Réunion internationale de Préhistoire et de Géologie quaternaire sahariennes (Paris, juin 1938.)

Il a été également recueilli et rapporté des collections ethnographiques pour le Musée de l'Homme, des fossiles pour le Laboratoire de Paléontologie, des herbiers pour le Laboratoire d'Agronomie coloniale.

Le rapport de notre mission 1936-1938 a été remis à notre retour aux Ministères de l'Education nationale et des Colonies.

Publications :

PEINTURES RUPESTRES DE N'DIO (Assaba), AMDER et AGUENI (Adrar tmar) et outillage néolithique accompagnant ces peintures, décrits et représentés dans :

L'Anthropologie, T.XLV, Nos 3-4, 1935, p.78 ;

La Géographie, T.LXIII, mars 1935,

Pieds nus à travers la Mauritanie, Plon, Paris 1936, p.248, pl. face p.241,

La grande Foire des Dattes, Plon, Paris 1937, p.126, pl. face p.120; pp. 213-215, pl. face p.193.

PEINTURES RUPESTRES DU TAGANT (Mauritanie), Journal des Africanistes, T.IX, fasc.I, 1939, pp.45-70, 203 dessins.

GRAVURES RUPESTRES DU HANK (Sahara marocain), Bull. de la Société préhistorique française, novembre 1939, 80 dessins, 8 photographies.

La publication des FOUILLES A TEGHAZZA, Revue Bleue, et des VESTIGES PREISLAMIQUES DU TAGANT, La Géographie, a été retardée en raison de la guerre.

975

31 juillet 1936

Chère Mademoiselle;

Veillez trouver ci-joint les étiquettes tricolores que vous m'avez demandées.

Je vous suis très reconnaissant des photographies que vous avez bien voulu me donner, elles me seront très utiles pour la documentation des nouvelles salles du futur musée.

Tous mes vœux pour le succès de votre prochaine mission.

Je vous prie d'agréer, chère Mademoiselle, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

(H. Kelley)

Mademoiselle O. du Puigaudeau

Karet

Port Longchamp

Paris 16^e

H.K.

M.L.J.

Extraits de correspondance, *in* « Correspondance de Paul Rivet », 2 AP 1 C6g,
Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle.

MINISTERE DES COLONIES

Service social colonial
Service des Prisonniers de Guerre
II rue Tronchet

Copie

N° 213 SS/PG

1944

Paris 24 novembre

Le Ministre des Colonies
à Mademoiselle O. du PUIGAUDEAU
Secrétaire générale du
"Service Féminin Français"
14 rue de Vintimille, Paris IXe

Mademoiselle,

Au moment où le Service Féminin Français cesse toute activité du fait de la libération du territoire national, je tiens à vous exprimer mes vives félicitations et mes remerciements pour xx l'aide généreuse que vous m'avez cessé d'apporter depuis quatre ans à plus d'un millier de prisonniers de guerre sénégalais.

Grâce à vos envois de colis, à vos lettres, à vos visites et à celles de vos dévouées collaboratrices, un adoucissement très sensible a été apporté aux rigueurs de la longue captivité supportée par ces indigènes.

Veillez agréer, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments distingués.

P. le Ministre des Colonies p.o.
LE CHEF DU SERVICE SOCIAL COLONIAL

SERVICE FEMININ FRANÇAIS

(Les Servantes de la France)

14 rue de Vintimille

PARIS IXe

TRI 30-79

Rapport de clôture – Octobre 1944

Marion SENONES et Odette du PUIGAUDEAU ont fondé en août 1940 le SERVICE FEMININ FRANCAIS (Les Servantes de la France), œuvre privée d'assistance qu'elles ont dirigé depuis sa fondation.

Ce service a d'abord fonctionné à L'OFALAC, 28 av. de l'Opéra, puis aux Auberges de la Jeunesse, Bd Raspail, jusqu'au 1er octobre 1941.

Il comportait primitivement plusieurs sections: ouvriers, bibliothèques, causeries sociales, assistance aux blessés militaires, aux prisonniers de guerre, aux malades, infirmes, vieillards, familles nombreuses; organisations d'Arbres de Noël et Fêtes de Pâques pour des enfants pauvres au Centre médical des H.B.M., 2 rue Frédéric-Schneider XVIIIe et à la Maison des Intellectuels, 49 av. de l'Observatoire, XIIIe. Enfin, marrainage des Prisonniers indigènes d'Afrique du Nord et des Colonies internés en zone occupée.

Cette dernière section seule a survécu lorsque, faute de local suffisant, le S.F.F. a dû se replier 92 rue de la Chapelle (permanences bi-mensuelles) et 14 rue de Vintimille (secrétariat et expéditions). Elle s'est considérablement développée et, à sa clôture, le S.F.F. contrôlait 540 marrainages, dont 200 environ complètement à sa charge. Depuis sa fondation, il a marrainé 1225 prisonniers.

Chaque mois, il a envoyé des colis de lainages, linge, vivres, jeux et objets divers spécialement demandés par les destinataires, et les a assurés d'une correspondance familiale qui, dans leur isolement, leur a été d'un réconfort certain.

Des dons réguliers ou exceptionnels à l'occasion de fêtes ont été faits aux blessés militaires indigènes des Hôpitaux Ste-Geneviève xxx (Neuilley), Villemin, Bégin, Créteil,

aux camps de Drancy et de La Celle-St-Cloud (1940) au Centre d'Hébergement de la rue Lecomte pour les Nord-Africains, et à des prisonniers libérés ou évadés.

Des nombreux prisonniers libérés ou évadés ont été aidés matériellement et moralement à rentrer dans la vie normale: démarches officielles travail; logement, habillement, entourage amical. Ceci en accord, xxx depuis fin 1943, avec M.DUBOURG, directeur du Service colonial au Ministère des Prisonniers de Guerre, 3 rue Meyerbeer.

Tout le personnel du S.F.F., qui a atteint le chiffre d'une centaine de personnes, a toujours été entièrement bénévole.

Le S.F.F. n'a jamais obtenu aucun appui officiel, aucune subvention. Il a vécu des dons privés qui lui étaient faits. Le Cercle colonial de l'OFLAG XVII l'a aidé à plusieurs reprises.

En juillet 1944, l'Académie française lui a accordé un prix de xxx 4 000 frs, de la fondation Darracq (Rapporteurs: M.Geoges DUHAMEL, secrétaire général perpétuel de l'Académie française.)

L'instabilité de ses ressources et les difficultés de tous ordres auxquelles le S.F.F. s'est heurté pendant quatre ans l'ont empêché d'étendre son action comme il l'eut désiré. Le marrainage était cependant une œuvre extrêmement nécessaire, tant au point de vue humanitaire qu'à celui de la propagande française auprès de prisonniers complètement isolés de leurs familles et qui n'avaient en France ni parents ni amis avec lesquels ils pussent correspondre.
